IVAN GOLL

LE NOUVEL ORPHÉE

LA CHAPLINADE — MATHUSALEM —
PARIS BRÛLE — LE NOUVEL ORPHÉE —
ASTRAL — ÉDITION DU MATIN

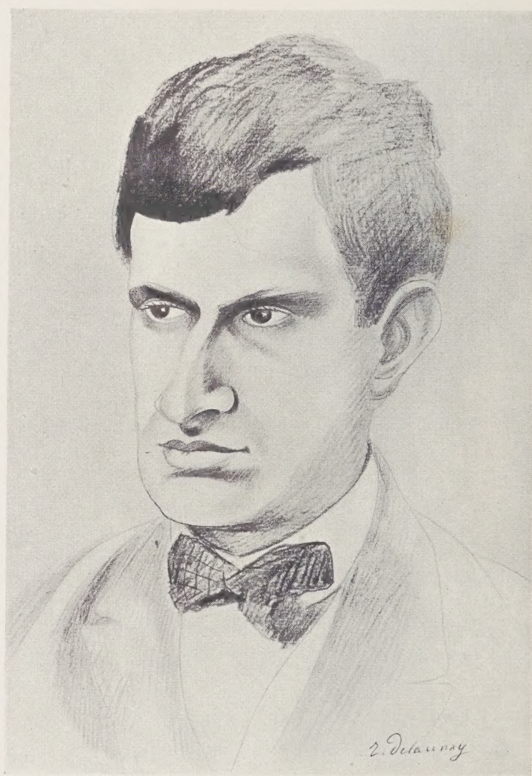


DEUXIÈME ÉDITION

Illustrations de R. DELAUNAY, G. GROSZ, F. LÉGER

AUX ÉDITIONS DE LA SIRÈNE 1923
PARIS, 29 Boulevard Malesherbes

LE NOUVEL ORPHÉE



Dessin de Robert Delaunay

IVAN GOLL

LE NOUVEL ORPHÉE

LA CHAPLINADE — MATHUSALEM — PARIS BRÛLE — LE NOUVEL ORPHÉE — ASTRAL — ÉDITION DU MATIN

Deuxième Édition

Illustrations de R. DELAUNAY, G. GROSZ, F. LÉGER

AUX ÉDITIONS DE LA SIRÈNE 1923
PARIS, 29 Boulevard Malesherbes

Il a été tiré de cet ouvrage quarante exemplaires sur papier pur fil, numérotés et signés par l'auteur et les illustrateurs

THÉÂTRE ET FILM

LA CHAPLINADE

OU

CHARLOT POÈTE

Poème cinématographique

I.

Sur des centaines d'affiches qui, à tous les murs, sur tous les kiosques, peuplent la ville: Charlot commence à prendre vie et descend triomphalement, comme d'un piédestal, sur le trottoir. Il s'assied sur le bord avec l'air de réfléchir profondément. Puis il prend une brosse, la trempe dans le ruisseau et se rince la bouche. Ensuite il passe la même brosse dans ses cheveux. Pose contemplative. Sourire aux passants.

L'affiche la plus proche le représentait comme Roi de Cœur. Il en porte encore l'accoutrement : Couronne, Sceptre et Pomme. Lentement il s'en défait et pose sa couronne sur une boîte à ordures.

CHARLOT. — **Les rois et moi n'étions que des affiches**
Bibelots dont un grand public se fiche
Sourires de journaux-illustrés et de cartes postales:
Mais qui comprend ma souffrance bouddhique!
Je rends aux hommes ce qu'ils ont perdu depuis des siècles,
Le joyau de leur âme, LE RIRE !
Et pourtant je suis le plus seul des hommes !

LE COLLEUR D'AFFICHES traverse la rue et se met à coller une réclame de parfumerie: QUI VIVRA VERRA. Charlot s'est vite caché derrière le kiosque et sort de l'autre côté, complètement revêtu de son accoutrement civil habituel : petit melon — veston guindé — canne de jonc — pantalons en tire-bouchon — bottes en fers à repasser. Le COLLEUR D'AFFICHES remarque la place vide et se fâche :

LE COLLEUR D'AFFICHES. — Comment, vous
me volez votre affiche, Monsieur Charlot ?
Cette chose sans âme : est-ce qu'elle vous appartient ?
On me demandera des comptes si l'inspecteur ne vous
trouve pas à votre place. . . .
Retournez, mon cher frère, à votre piédestal.
D'ailleurs votre bonté légendaire vous y oblige !
En n'étant pas à votre poste, face au public,
Vous me ruineriez ! J'ai onze enfants,
J'ai mon terme à payer le quinze,
Ma femme fait la grande lessive:
Trop de soucis pour un homme honnête !
Je me fâche, Monsieur ! Allons, montez à l'affiche !

CHARLOT fait mine de chercher dans la caisse à ordures sa couronne de Roi de Cœur.

CHARLOT. — Comme cette couronne mon cœur
est de papier.
Ah mon vieux : Molière a plus pleuré que ri !
On dit que je souris : C'est le passant qui l'exige,
Et il ne mérite pas plus ! Il organise
Ma crucifixion sociale sur tous les boulevards,
A tous les bazars de charité
Il m'érige des monuments d'affiches — et il rit !
Mon frère, retiens cette sagesse :
Il est plus facile de mourir pour l'humanité
Que de vivre pour un ami !

Le colleur d'affiches gifle Charlot.



(Dessin Fernand Léger)

LE COLLEUR D'AFFICHES. — C'est bien facile d'être sage
Pour qui gagne cinq millions par semaine !
Et puis, je suis aussi bouddhiste, moi !
Peut-on être autre chose, en bon Européen ?
Et chacun porte son imperméable jaune.

Des passants viennent en un long cortège. Ils ont l'air pressés, affairés, et de chercher quelque chose. Mais ils s'ennuient affreusement et se disent des mots qu'ils n'entendent pas.

UN INSTITUTEUR. — On trouve toujours plus petit que soi !

UNE FILLE. — Au milieu du lit !

UN OFFICIER. — Tel père tel fils !

UNE FILLE. — Au milieu du lit !

UN GENDARME. — A quoi rêvent les jeunes filles !

UNE FILLE. — Au milieu du lit !

UNE VIEILLE DAME. — Il pleut !

UN PHILOSOPHE. — Il pleut un peu.

UN MARCHAND D'ORANGES. — Il ne pleut pas !

LA VIEILLE DAME. — Je vous dis qu'il pleut, Monsieur !

UNE FILLE. — Au milieu du lit !

UN PHILOSOPHE. — Peut-être bien qu'il pleut sans mouiller !

LA DAME. — Charlot ! Charlot ! (elle s'évanouit).

LA VIEILLE DAME. — **Charlot ? C'est mon amant, madame !**

LA JEUNE DAME. — **Le mien !**

PETITE MENDIANTE. — **Non, le mien !**

LA VIEILLE DAME. — **Charlot !**

LE GENDARME. — **Charlotissimo !**

UN ABBÉ. — **Charlot-Christ !**

LA JEUNE DAME. — **A moi !**

PLUSIEURS VOIX. — **A moi !**

Les dames se prennent aux cheveux.

LE PHILOSOPHE. — **Je crois qu'il pleuvra quand-même !**

LE LIEUTENANT. — **J'ai dit, qu'il pleut déjà, espèce de c . . .**

Sur ces entrefaites, Charlot arrive en se dandinant et en jouant avec sa canne. Il sort un gros livre de caisse de sa poche, s'installe sur le bord du trottoir et se met à écrire:

CHARLOT. — **Vous avez dit de si grandes paroles, mes frères !**
Faites m'en part. Je collectionne les bons mots.
Je veux être le nouveau Montaigne du peuple.
Vous disiez, Mademoiselle : « Au milieu du lit ? »

Sur l'écran on lit en grosses lettres jaunes :

AU MILIEU DU LIT

C'est votre raison pure, Mademoiselle !

Il salue d'un petit coup de chapeau, puis fait mine de s'en aller.

LE COLLEUR D'AFFICHES. — **Arrête! Au mur!**
Idiot ! Frère ! Individu ! Homme !

CHARLOT. — **Demain, si vous voulez.**
Aujourd'hui je dois être poète !
Je songe à ce thème profond :
Les prix du pétrole ont haussé !
Litanie des nouvelles Europes !
Voici la vérité des vérités !

D'un bras vigoureux, le colleur d'affiches prend Charlot au collet et le plaque au mur tel une simple affiche. Charlot y reste collé. Il apparaît sous plusieurs aspects : en civil, comme Roi de Cœur, et, un instant, comme Christ portant la couronne d'épines qui transparaît sous la couronne de roi et son petit melon.

Toute la ville défile devant ce nouveau dieu : Charlot rit, sourit, rit, sourit ! Survient un vieil arlequin avec une longue barbe blanche, masque tolstoïen et sonnettes au col sali. Ici Charlot ne se maîtrise plus et commence à pleurer comme un enfant . . . puis après un instant, il se met à rire, il rit plus fort que jamais, il se tord, jusqu'à ce que le vieillard sourie avec lui . . . alors il se détourne et essuie une larme.

Un passant en habit noir donne une pièce au colleur d'affiches. Celui-ci, très étonné, se met à réfléchir, puis soudain, prend sa casquette et fait la quête. Les pièces d'or tombent dru. Les passants se ruent sur lui pour lui donner leur argent. Puis il s'enfuit et les passants passent.

Des enfants jouent à saute-mouton. Ils rient, ceux-là, sans apercevoir Charlot. Il les contemple avec envie. Il ne voit plus qu'eux — puis d'un geste, déchire l'affiche, sort du mur et se joint aux garçonnets pour jouer avec eux.

Sur l'écran, en grosses lettres rouges :

LAISSEZ VENIR A MOI LES PETITS ENFANTS..

Toutes les affiches CHARLOT se détachent des murs et prennent vie. Mille CHARLOTS se répandent dans les rues, dans tous les costumes connus : Charlot comme Soldat, Musicien, Apprenti, Pompier, Forçat, Vagabond, Homme du Monde, Clown . . . de sorte que la foule des Charlots devient plus grosse que celle des passants et envahit toute la terre.

Ceux qui s'étaient mis à sa poursuite se dispersent et disparaissent. CHARLOT reste seul. C'est la victoire du Bon Génie sur les pauvres d'esprit.

CHARLOT. — **Messieurs ! Sourire !**

Voici le sentiment le plus tragique au monde !

Sagesse qui fermente en vous et ne sait comment s'expliquer !

Directeurs de cinémas, colleurs d'affiches, ministres des Beaux-Arts,

O mercantis : me voici libre !

Je me connais !

Le premier devoir de l'homme est en lui-même ;

Sois bon ! avant de parler de bonté.

Poète-Narcisse : mire-toi dans tes propres larmes !

Le Parnasse existe, ami, dans ton cœur !



(Dessin Fernand Léger)

II.

CHARLOT, pour réaliser son rêve : être poète, a pris l'Orient-Express pour le Mont Parnasse. A chaque instant, il se penche par la portière pour contempler le paysage avec une grosse lunette d'approche. Ensuite il crayonne fiévreusement.

CHARLOT, monologue. — **Être inspiré, veut dire ;
ne rien penser !
Attendre qu'un crépuscule t'inonde comme un shampooing
Coupe les fils du cerveau !
Assieds-toi sur un nuage de peluche rouge
Et cherche ta forme
Elle est la glèbe de la réalité
Autour du petit corps de dieu et du saint esprit !**

Il reprend la lunette et regarde des Alpes. Pics de neige. Glaciers. Ravins. Torrents. Chamois qui égratignent le ciel. Film géant.

**Est-ce là toute la poésie ?
J'étais mieux inspiré par les cartes postales de Suisse
Élégie rose du Mont Cervin
Les soirs d'hiver dans ma petite ville de Pologne
Devant les vitrines des papeteries !
Gloire des Alpes ! Ivresse du globe ! Cycle des planètes !
A quinze ans j'étais poète ! Et maintenant . . .**

Autre paysage : morne prairie. Remblai de chemin-de-fer. Poteaux télégraphiques. Petite maisonnette de garde-voie avec un sureau et un gros tourne-sol. Une forme humaine: placide et humble.

CHARLOT. — **Seule la parole est métaphysique !
Petit tous-les-jours : que je te divinise !
Herbe : grandiose comme une lance dans le flanc de Dieu
Clochette bleue qui sonne toutes les résurrections !
Les fleurs chuchotent à l'oreille du vent : attends,
Attends-moi une petite éternité,
Dans deux mille ans, demain : tu seras Moi !
Est-ce vrai, qu'elles se parlent ?
Pauvre poète, la nature est stoïque !
Et pourtant elle souffre, et je souffre comme elle !**

Il se gratte un instant, puis il écrit le poème qui apparaît en grosses lettres sur l'écran :

LE PREMIER OISEAU
TOMBÉ DANS MON CŒUR
A CHANTÉ DU DEBUSSY
SUR UN VIOLON DE VIOLETTE !
IL ETAIT CINQ HEURES
IL A CHANTÉ CINQ CENT MILLE HEURES
PUIS LE SOLEIL GARDE-CHAMPÊTRE
L'A TUÉ PRÈS DE MA FENÊTRE :
UNE BALLE D'OR
EST TOMBÉE DANS MON CŒUR !

Charlot se laisse choir sans forces dans son fauteuil.

Machinalement, il reprend les lunettes d'approche. On aperçoit à l'écran une vache dans un pré. Quelques vieux saules maigres. Quelques grappes d'oiseaux.

Ma vache ! O sœur du monde ! Ton œil mystique !
Rien n'est petit et rien n'est pauvre !
Croyez-le bien : nous sommes tous attachés à notre queue !
Nous ne lui serons jamais infidèles !

Arrêt du train. Une dame entre, avec une biche en laisse, qui porte un ruban bleu-pâle autour du cou. Charlot semble malheureux d'être dérangé. Il étale ses gros souliers sur la banquette.

On me vole ma solitude !
Espace ! Oxygène de mon âme !
Ce qu'il y a de pis dans un malheur,
C'est quand personne n'est responsable,
Alors l'homme invente sa Destinée,
Puis il s'assied béâtement dans son fauteuil
Et s'arrose d'Origan . . .

LA DAME. — Vous vous trompez, Monsieur : c'est Quelques Fleurs !
Monsieur a son billet pour l'Elysée ?
Mon beau-frère veut y installer une distillerie,
Mais on l'en dissuade, car les communications sont trop mauvaises !

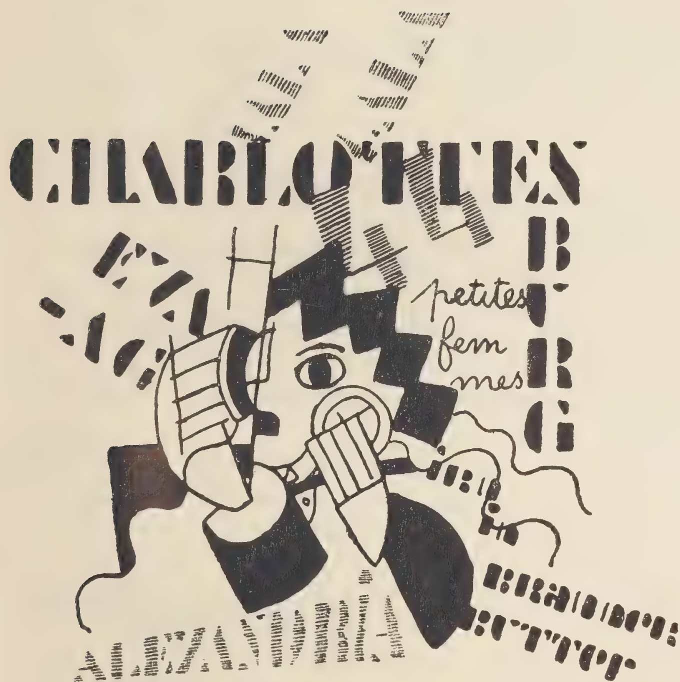
CHARLOT. — Donc vous ne pensez pas vous suicider ?

LA DAME. — Peut-être que si ! On verra ! Ah que faire
En cette vie, quand on aime ! Il ne reste qu'à se tuer !
Surtout quand on est une pauvre veuve !
Ma petite fille : Bichette
Ne tient pas encore solidement sur ses jambes !
Sur les trottoirs macadamisés on glisse
Quand un Monsieur vous regarde ! N'est-ce pas ?
Il n'y a plus de fraises dans les bois,
Et les hommes ne nous comprendront jamais !

Elle soupire.

CHARLOT. — Madame, je veux porter votre fille dans mes bras,
Je lui donnerai toutes mes feuilles de poésie
Pour la nourrir, la belle enfant !
Ce seront des pages bleues
Avec mon écriture comme des hirondelles qui volent !
Oh les poètes ne devraient vivre que pour les biches,
Les poèmes doivent retourner tous à la forêt
Qui les a inventés d'abord !

LA DAME. — Vous êtes un Monsieur charmant !
Je voudrais toujours être auprès de vous !
Quels jolis livres vous avez (elle lit) Voltaire ! oh j'aime !



(Dessin Fernand Léger)

(elle lit) **Pascal ! j'aime ces historiettes !**
Avez-vous aussi un carnet de chèques ?

(Charlot fait semblant de tâter ses poches).

LA DAME, même jeu. — **Dans quel Hôtel descendrons-nous, chéri ?**
Hôtel-Palace Jupiter ?

CHARLOT. — **Où tu voudras! Tout ce que tu voudras !**
Pourvu que chacun ait sa baignoire !

Il regarde nostalgiquement par la portière.

Ah nature ! Ombres ! Bouleaux ! Méditerranée de mon âme !
Madame, je vous en supplie, ne m'aimez point !
S'il vous plaît, respectez ma solitude !
Pitié ! Pitié ! Je suis poète !

Subitement il se ressaisit. Il a une idée. Il décroche sa petite canne de jonc et l'enfonce dans le cœur de la dame. Elle expire.

LA BICHE. — **Faut-il maintenant pleurer, Maman ?**

CHARLOT prend la biche dans ses bras et la caresse. Du pied il repousse le cadavre sous la banquette. Arrêt du train. Charlot descend vite en emmenant la biche.

III.

Ils entrent tous deux au buffet de la gare, qui est désert. Seule dans un coin, la famille du chef de gare dîne. Charlot regarde la table avec convoitise. Il danse la marche de la faim avec ses gros souliers. Ses dons acrobatiques lui reviennent: il escalade les murs, monte et redescend plusieurs fois, fait semblant de glisser, tombe sur la table. Mais le chef de gare ne s'aperçoit de rien et continue à ronger une côtelette. Subitement, sa femme lève les bras en l'air et embrasse Charlot.

LA FEMME DU CHEF DE GARE. — **Christ et Marie : mais c'est Charlie !**

Toi, mon enfant, mon alouette, mon hippopotame !

Te rappelles-tu notre jeunesse ?

Ah, tu peux le dire : t'étais mon premier ! et nous avions 6 ans !

Charlot sourit timidement.

Tu as mauvaise mine, comme tous ceux qui passent par ici,

Tu cherches des lauriers ! Moi j'aime mieux les géraniums.

Dîneras-tu avec nous ?

Charlot fait: Non, de la tête, mais s'assied aussitôt à table. Le chef de gare lance des regards furieux à sa femme, puis pose une mince tranche de pain dans l'assiette de Charlot, sans lui adresser la parole. Elle lui fait en même temps du pied. Charlot sourit et tourne sa tranche de pain sur son assiette, en considère la transparence et sort un pèse-lettre de sa poche.

CHARLOT. — **Vraiment, vous êtes trop bons !
N'avez-vous pas une feuille de chrysanthème ?
Comme je suis devenu poète . . .**

LE CHEF DE GARE, vivement. — **Nous avons quelques roses fanées ! C'est très nourrissant !**

Il se sert une grosse moitié de chou-fleur.

CHARLOT. — **Cette rose va être trop copieuse pour ma faim.
N'auriez-vous pas un grain de mimosa ?**

La biche vient à lui et pose son museau sur son bras. Elle le console, il se redresse, et d'une main très faible, il écrit sur le Menu un poème :

(en grandes lettres à l'écran)

TRÈFLE A TROIS FEUILLES
DOIT EN AVOIR QUATRE
POUR QU'ON LE CUEILLE

ÉTOILE DU SOIR
DOIT ÊTRE COMÈTE
POUR QU'ON L'AILLE VOIR

MON CŒUR
POUR QU'ON Y CROIE
FAUT-IL QU'ON LE METTE EN CROIX ?

Charlot donne le poème à la biche qui le mange avidement.

Un train entre en gare. Le chef se précipite au dehors. Il cherche sa casquette que la biche traîne à ses pattes. La femme se jette au cou de Charlot ; celui-ci fait le mort et ne bouge pas. Prise de frayeur, elle s'enfuit. Enfin seul, Charlot va vers le buffet et avale tout ce qu'il trouve : des côtelettes, des saucisses, des fromages entiers, un canard, des oranges. Il boit dans toutes les bouteilles, et celles qu'il ne vide point, il se les verse sur les cheveux et se lave les mains dans du champagne.

Des voyageurs entrent et se mettent à poursuivre Charlot, qui, en fuyant, se multiplie très vite : on voit tout à coup vingt, cinquante Charlots, dont un enfourche la locomotive, et la met en marche. PÉGASE DU POÈTE CHARLOT. Des paysages défilent.

CHARLOT, monologue. — **Que reste-t-il des siècles?**
Orient-Express, dis-moi les pays de sérénité
L'Europe ronfle
Les villes sont dégonflées
Gros dirigeables qui ne reprendront jamais l'air
Les maisons s'écroulent sous leur badigeon de lune
Tout se meurt. Les fontaines rouillent
Les cheminées brûlent comme des cigarettes : il n'en reste plus rien
Dans les cathédrales les anges sont rongés par les punaises d'étoiles
Le mortier de nos ciels s'émiette
Les routes par les campagnes sont des spirales
Qui ne savent plus où aller
Tous les réveille-éternité ont cassé leur ressort . . .

IV.

La locomotive dépose Charlot dans le désert. Il descend et se promène dans une rue de palmiers. Il s'assied sur un monticule de sable, d'où l'on aperçoit le Globe tournant autour d'un axe imaginaire.

CHARLOT, monologue. — **Voici le monde, quelle simplicité !**

Et c'est moins que divin
Ah je vois tous les hommes qui souffrent

(Le film reproduit les visions de Charlot).

Celui qui attend sa fiancée à toutes les stations de métro
Celui qui étouffe à l'honnête table de famille
Celui qui chante la liberté devant un mur de prison
Celui qui reçoit Dieu dans une mansarde d'hôtel meublé
O tous : venez !

(Film: des rues, des places, des ports, des gares.)

Soyez les hôtes de mon cœur prophétique !
Abreuvez ce désert de vos larmes !
La Tour de l'Equateur sortira de cette terre
L'échelle de Jacob enguirlandée d'anges
Montera montera
Ame : ma mongolfière !

Il fait un petit salut avec son melon.

Adieu Europe ! Assez de révolutions pour de la salade
Assez de martyres aux pieds sales !
Moi le plus humble des prophètes,
Combien de fois me suis-je suicidé !
Et les millions d'imbéciles ont ri ont ri ont ri !
SAINT CHARLOT D'ASSISE !
Et toi, ma biche, qui auras toujours faim — selon la loi de Dieu !

Il allume une cigarette.

Où ai-je mis ma bible ?
Les navires sont tous partis à onze heures
Faut-il attendre le siècle prochain ?
O Marseille, ville rouge, ville jaune
Te voir — et te saluer de ma canne !

Cette idée le prend. Il va creuser la terre, la percer. Il travaille. Il pénètre dans les profondeurs. Le film montre des paysages de la plus haute imagination. Charlot se sert de sa canne comme d'une bèche.

Enfin, il se trouve au centre de la terre, grand brasier. Il découvre un énorme appareil téléphonique, le décroche et écoute toutes les voix du monde (à rendre par grammophone) :

Opéra — 4572 — six six six — pied de mouton farci — vous êtes belle et idiote — hihihi — cinq ! Nom de Dieu. Cinq bibles anglaises — 1525 Charles-Quint — Merci — 6689 — les poissons partent pour le Missouri — trois 95 chaussettes de coton — ah, étoiles ! Marbeuf — Omnium Pétrole soixante soixante et quart cinquante-neuf Tambour — Brie — vlan — potage à la tomate — ampoule — dominus vobis-cu-um — m'amour ! — cognac.

CHARLOT. — Est-ce tout ce que pense la terre ?
Ordres de bourse Éditoriaux d'abbés Discours Programmes Litanies
Téléphones de la bêtise Marconigrammes de la folie
Toutes les littératures : FROMAGE !
Notre cervelle crache des étoiles
Les pierres des cimetières alourdissent l'amour
Tout est faux ! Nous pensons faux !
Toutes les métaphysiques nègres sont mensongères
Le soleil n'est qu'une tache d'huile au ciel
Qui ne s'en ira plus jamais plus jamais !
J'ai sommeil : Vérité !

V.

Marseille. Port. Foule. Tramways. Transatlantiques. Camelots.

Charlot se promène. Tout est changé en Europe : tout le monde travaille. Des intellectuels maigres et binoclés enfonçent des pavés dans les rues. Des femmes montent sur des échelles dans les maisons et sur les toits. Des messieurs en chapeaux haut-de-forme conduisent les autobus. Chaque individu est entouré de trois gendarmes armés de baïonnettes.

A tous les coins de rue, où autrefois pendaient les affiches Charlot, il y a des pancartes avec l'inscription en grosses lettres rouges

NOTRE ÉVANGILE LE TRAVAIL

Un homme se met à la poursuite de Charlot, suivi d'une cinquantaine de gendarmes. Charlot ne se dérange point, car il est en train de penser : son front s'élargit à vue d'œil.

Par la force de sa pensée il se transporte où il veut. Film: un coolie le conduit à Hongkong. Ascenseur de la Tour Eiffel. Le lac Michigan. La Potsdamerplatz. Une cuisine de transatlantique. Le Caire. De nouveau Marseille.

Dans la direction opposée il rencontre une foule d'hommes et de femmes massés devant une pancarte où est écrit :

ON CHERCHE UN HOMME DE GÉNIE
SIX MILLIONS D'APPOINTEMENT

En apercevant Charlot, le leader du groupe se jette devant lui et fait des gestes de supplication.

LE LEADER. — **Avé Charlot ! Voici notre rédempteur !**



(Dessin Fernand Léger)

Frère de la biche ! Prophète des déserts ! Parle !
Nous t'attendions, annonciateur du grand siècle !
Le Travailleur a perdu la parole
Il mange il tricote il soude il tourne il bèche !
O homme du désert, apprends-nous à ne rien faire
Miracle : tu penses !
Parle !
Souris !
Organise notre nouvelle révolution contre les travailleurs
Établis le communisme des âmes !

CHARLOT, naïvement. — **Et les six millions ?**

LE LEADER. — **Cent millions de cœurs pour toi !**
Cinq cent millions d'âmes !
Délivre-nous du terrible ennui de tous-les-jours !

CHARLOT, s'essuyant son veston, à l'oreille du leader. —
Parlez-donc s.v.p. un peu de côté, vons crachez sur mon veston !

Le leader fait un geste affirmatif. Alors la foule éclate en cris frénétiques et acclame Charlot. Des femmes viennent baiser ses pieds. On le porte en triomphe. On le hisse sur un tramway

A l'écran, en grandes lettres

CHARLOT-CHRIST ! LE GRAND ESPRIT !
C'EST LA RÉVOLUTION DU CŒUR HUMAIN !

Charlot, sur le toit du tramway, prend des airs de tribun. La foule se masse autour de lui. On attend qu'il parle, on écoute, on se pousse.

Mais Charlot n'ouvre pas la bouche. Il ne fait que sourire. Puis il salue à petits coups de chapeau. Il sourit. Il rit. Il enlève un grain de poussière de son col. Puis il sourit.

La foule est enthousiasmée. Elle ne veut rien de plus. Des paroles seraient impuissantes contre ce sourire éternel. On le porte en triomphe. Drapeaux. Musique. On couche des arbres devant lui. En guise de symbole, un troupeau de moutons le suit.

Soudain ce cortège rencontre l'autre foule menée par le camelot et les gendarmes. Attaque. Combat de rue. Le peuple veut s'enfuir à la vue des baïonnettes. Alors Charlot sourit. C'est comme une aurore. Un seul soldat tire un coup de révolver : la foule s'évanouit et entre comme de l'eau dans les portes des maisons, dans les couloirs, les stations de métro, les kiosques, les trous d'égout.

Charlot reste seul !

Il rayonne. Il sort une brosse de sa poche et époussette son melon. Puis il s'assied au bord du trottoir, et joue de l'ocarina.

Son front s'éclaircit comme un ciel.

La rue est déserte. Au fond : un réverbère et un sergent de ville. Charlot passe et entre dans les horizons.

VI.

Charlot se promène dans un bois sombre. Chênes millénaires. Des mûriers. Des violettes grandes comme des tournesols. Les oiseaux se posent sur son melon. Il porte une boîte de botaniste en bandoulière.

La Biche broute derrière lui, agitant une clochette dorée à son cou. Çà et là, Charlot s'arrête et admire la nature. Il ouvre fièvreusement sa boîte, en retire plusieurs stylos, crayons et plumes d'oie, puis écrit sur l'écorce d'un bouleau.

LA BICHE, s'avance vers lui et lui parle doucement. —
Sans doute, je t'ai suivi : je t'aime !
Mais songe à ma fatigue !
Du bout du monde jusqu'à Fontainebleau!
Je voudrais boire une limonade !

CHARLOT. — **Comment, tu as des goûts de cuisinière**
Qu'on emmène le dimanche à la campagne ?

LA BICHE. — **Et toi, tu n'as aucun tact !**
Ah, quand je sortais avec mon sous-off
Il avait de si belles médailles en bronze !
Nous allions danser à Tivoli !
Il était galant celui-là !

CHARLOT. — **Mais tu as des rides, Bichette !**

LA BICHE — **Ta poudre de riz était de mauvaise qualité !**

CHARLOT (tournant autour d'elle). — **Tu es bossue !**

LA BICHE. — **Autrefois j'avais de beaux châles de soie**
Personne ne remarquait ma bosse !
Mais avec toi, on est si pauvre !

CHARLOT. — **O illusions !**

LA BICHE. — **Je t'en prie, pas de scène ici !**
C'est trop fort (elle pleure). **Tout ça parce qu'on vieillit!**
Tout ça pour une limonade !

CHARLOT. — **O poète !**

Il s'assied sur un vieux tronc d'arbre et pleure. Pour la première fois, le film montre son vrai visage sans moustache : tristement triste. Il est né pour pleurer et non pour sourire.

Dans le taillis on aperçoit un sanglier qu'un chasseur avec une belle barbe blonde poursuit. La biche s'élance vers celui-ci, l'embrasse et s'en va avec lui vers le fond de la forêt.

Charlot, désespéré, ramasse le ruban bleu de sa biche et fait des préparatifs pour se pendre. Mais au moment psychologique, un écureuil descend sur la branche et ronge le ruban. Il sauve Charlot. Celui-ci se dirige vers un étang, enlève ses souliers, puis les remet. Jeu répété. Il va se noyer, prend plusieurs élans, glisse sur une pierre et se mouille seulement le bout des pieds. Celà l'effraie : l'eau est trop froide.

La biche cependant a déjà abandonné le chasseur et revient vers Charlot. Mais le chasseur tire un coup de fusil : elle s'affaisse et meurt dans les bras de Charlot.

CHARLOT. — **En ce moment je souris dans les cinémas du monde entier**
Chaque village se tord de me voir sourire
Et pourtant comme je suis triste !
Mille fenêtres pensent à moi,
Mais il y en a une d'éclairée,
Ma mère derrière le rideau attend le facteur
Depuis vingt ans elle attend qu'une lettre sonne à la porte
Il y a une femme en Europe
Qui n'est jamais allée au cinéma
Qui ne me vit jamais, qui ne me connaît pas
Et pourtant, elle seule sait ce que vaut mon sourire —
Je souris je pleure. . . .

Musique. Du fond d'une rue, les affiches du premier tableau s'avancent et saluent profondément le vrai Charlot. Celui-ci remercie d'un petit coup de chapeau.

Le COLLEUR D'AFFICHES réapparaît derrière lui, l'empoigne au collet et le colle au mur.

Charlot obéit à sa destinée et sourit.

MATHUSALEM

OU

L'ÉTERNEL BOURGEOIS

Drame comique

PERSONNAGES

MATHUSALEM
ÉLISE, sa femme
FÉLIX, son fils
IDA, sa fille
L'ÉTUDIANT
LA TANTE ESTELLE

M^r^ et Mme CAMPHRE
M^r^ et Mme JÉSUFILS
M^r^ et Mme ASSIETTE

LE PORTRAIT de la GRAND'MÈRE
L'AUTOMATE
LE MIROIR
MONIQUE

LE CHIEN
LE CHAT
L'OURS
LE COUCOU
LE SINGE
LE PERROQUET
LE CERF

PEUPLE

I.

MATHUSALEM, le bourgeois, assis dans un large fauteuil de peluche rouge, fume un gros cigare et lit un journal de format excessif. Goutteux, il a un pied enveloppé dans un paquet de ouate blanche. Sa figure est écarlate, son crâne chauve. Sur le ventre s'étale une chaîne de montre en or aussi massive qu'une chaîne de prison. Il porte en breloque un véritable canif. Son épingle de cravate représente une énorme botte en or.

ÉLISE, sa femme, bonne ménagère bourgeoise, porte un tablier de cuisine sale, mais ses doigts, son cou et ses oreilles sont couverts de bijoux.

MATHUSALEM (qui somnolait, caché par son journal, sursaute au lever du rideau)

Toujours rien de nouveau de par le monde ?

ÉLISE. — **Il fait froid.**

MATHUSALEM. — **Tu m'embêtes.**

ÉLISE. — **Quelle tristesse de vivre.**

MATHUSALEM. — **Mmm, ma jambe.**

ÉLISE. — **Sept francs cinquante.**

MATHUSALEM. — **Les nouilles ?**

ÉLISE. — **Le parapluie, imbécile !**

MATHUSALEM. — Quelle heure ?

ÉLISE. — Moins cinq.

MATHUSALEM (tirant sa montre). — Non, il est moins six.

ÉLISE. — Tu ne seras jamais fichu d'avoir l'heure exacte.

MATHUSALEM. — Et le rosbif ?

ÉLISE. — Le boucher m'a donné 450 grammes au lieu de la livre.

MATHUSALEM. — Quels voleurs, les hommes !

ÉLISE. — Il n'y a plus de persil dans les campagnes.

MATHUSALEM. — Le monde finira mal. Ta nouvelle bonne, est-elle blonde ?

ÉLISE. — Çà t'irait, qu'elle soit blonde ! Tu n'aimes que les blondes parce que je suis brune !

MATHUSALEM. — A-t-elle au moins de la santé ?

ÉLISE. — Elle coûte dix-neuf francs par mois ! C'est te dire !

MATHUSALEM (ouvre machinalement son journal et lit). — Un meurtre !

ÉLISE. — Où çà ? A Paris ? Lis vite ! Ah, comme c'est intéressant !

MATHUSALEM. — Il lui a d'abord coupé les cheveux !

ÉLISE. — Le satyre ! Et c'était une actrice, assurément !

MATHUSALEM. — Puis il l'a déshabillée !

ÉLISE. — Ferme les portes ! Si les enfants....

MATHUSALEM. — On a retrouvé des os dans le fourneau.

ÉLISE. — Ah, il l'aimait au moins, celui-là ! (un temps) Brulée, il l'a brulée toute nue !!

MATHUSALEM. — Alors tu veux dire par là, que moi, parce que je ne te brûle pas, je ne t'aime pas ?

ÉLISE. — Quelle vie ! À quelle époque nous vivons !

MATHUSALEM. — Et le rosbif, quand sera-t-il cuit ? Il est moins trois.

ÉLISE. — Quelle patience, quelle patience d'ange il faut avoir avec toi !

MATHUSALEM (lisant). — Un impôt sur l'eau !

ÉLISE. — On va mourir de soif !

MATHUSALEM. — Et si je le paie !

ÉLISE. — Il est fou ! Complètement fou !

MATHUSALEM. — Ah quel siècle !

ÉLISE. — Quel martyre ! Le pain à vingt sous !

MATHUSALEM. — Matton est mort !

ÉLISE. — **Mort ! Lui, un homme si posé ! Qui portait toujours une cravate de belle soie mauve ! Un homme d'une telle valeur, comment a-t-il fait pour mourir !**

MATHUSALEM. — **Ta ta, ses affaires n'étaient pas si brillantes.**

ÉLISE. — **Mais a-t-on jamais vu un enterrement en novembre ! Mourir en cette saison, quel manque de tact ! On n'a pas encore de chapeaux d'hiver. Et je ne peux pas mettre celui de paille rouge !**

MATHUSALEM. — **Ah que nous sommes malheureux ! Quand viendra le rosbif !**

On entend jouer du piano.

ÉLISE. — **C'est Madame Angot. Hein, quel génie, notre Ida.**

MATHUSALEM. — **Dame, quand on paye dix francs l'heure.**

ÉLISE. — **Elle fera un grand parti.**

MATHUSALEM. — **S'il n'y avait pas ses taches de rousseur.**

ÉLISE. — **Tu trouves toujours à redire à notre enfant. C'est toi qui l'as fait !**

MATHUSALEM. — **Montre-moi la marque de fabrique !**

ÉLISE. — **Petit cochon !**

MATHUSALEM. — **Mmm, ma jambe !**

ÉLISE. — **Tu as trop bu de Graves.**

MATHUSALEM. — **C'est ton avarice qui parle. Comment, tu me reproches une bouteille de vin ?**

ÉLISE. — **Ah, si Félix t'entendait !**

MATHUSALEM. — **Félix m'aime mieux que toi. Ne touche pas à mon fils Félix, l'âme de notre Box-Calf Trust, le vice-roi des chaussures du monde, décoré de la médaille d'aluminium, mon Félix, mon fils. As-tu vu ses nouvelles guêtres mastic ? Sa cravate de soie orange ? Je puis être fier de lui . . . mmm, ma jambe !**

ÉLISE. — **Le rosbif qui brûle ! . . .**

Elise sort précipitamment par la porte de droite.

Dès que sa femme est sortie, MATHUSALEM s'assoupit et ronfle. Son rêve se matérialise sur scène. Les objets de l'appartement bougent et prennent vie.

Du grand MIROIR au mur sort un homme assez gros, tout habillé de blanc et ressemblant à un Mathusalem spiritualisé.

LE MIROIR. — **Je suis ton Toi !**

MATHUSALEM (somnolent).—**Mon Moi me suffit.**

LE MIROIR. — **Connais-toi !**

MATHUSALEM. — **Cela me semble superflu dans
le meilleur de ces mondes,
Qui est le monde des affaires.
Je n'ai qu'à bien connaître mon client,**

Il sera toujours l'Imbécile,
A condition que je ne fasse pas de philosophie,
Résultat toujours d'une mauvaise digestion.
Révèle-toi à ceux qui ont une âme en guise de porte-monnaie
Et, quand ils ont faim, s'adressent à un destin (il rit)

LE MIROIR. — Je veux te sauver !

MATHUSALEM. — Oui, sauve-toi !

LE MIROIR. — Je suis ta jeunesse et je suis ton passé.

MATHUSALEM. — Fils de Freud, agent de sanatoriums,
Vas-tu me rendre hypocondre ?
Tu es mon père aussi ? Et puis ma mère ? Et mon arrière petit-fils ?
Vas-t'en, idiote conscience,
Je vis, et je m'en porte bien.
Je vais moi-même te raconter mon passé :
A onze ans, garçon de courses, vendeur de journaux dans les gares
Ensuite courtier pour les montres ZENITH, fabrication suisse, trois ans de garantie
Caissier au Comptoir d'Escompte où je détournai un chèque de dix mille piastres
Chef de rayon aux Galeries Lafayette, calotte, redingote et cravate blanche comme un rabbin
Boursier, vendeur à la baisse de pétroles mexicains pour le ministre des finances

Enfin lancé dans la chaussure j'aveuglai Paris de mes affiches lumineuses
J'écrasai le passant de mes talons de caoutchouc et de mes soldes d'Automne poétique
Aujourd'hui Mathusalem
Roi du Box-Calf
Le plus authentique descendant des Bourgeois
Vingt-quatre usines entre Pantin et Montrouge
Cent cinquante-six succursales en Afrique et dans les Îles
Trente dépôts en Hindoustan
Je me permets, mon cher
De manger du rosbif et de ronfler un peu.

LE MIROIR. — Canaille ! Escroc ! Voleur ! Profiteur !

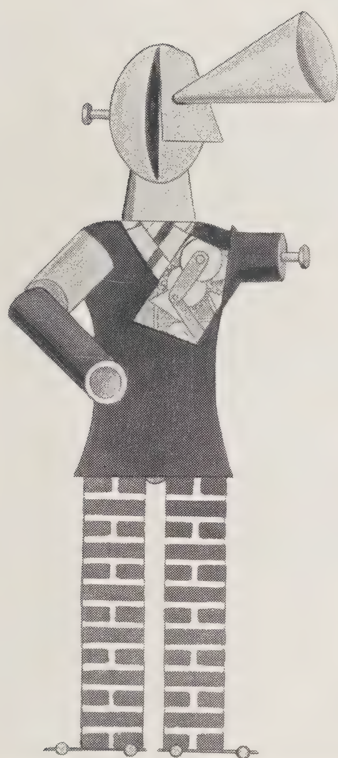
MATHUSALEM. — Comment, tu offenses un milliardaire ?
Tu t'attaques à Sa Majesté du Box-Calf ?

Il se lève, rouge de colère, et veut frapper son interlocuteur avec sa canne : mais le miroir se brise avec un grand fracas.

Le bruit a réveillé le PERROQUET perché dans un coin, qui s'envole et vient se poser sur l'épaule de Mathusalem.

LE PERROQUET. — Coco Cucu Cocu . . . .

MATHUSALEM. — Que viens-tu me raconter, mauvais oiseau ?
Moi cocu ? Je suis tranquille. Irma m'est fidèle.
Je lui ai acheté le plus bel atelier de Modes de Paris
Rue Royale, et son chauffeur est mon chauffeur !



(Dessin George Grosz)

D'ailleurs, je permets à Irma de danser après minuit
avec qui elle veut !
Là, je ne perds rien, car je ronfle,
C'est l'heure où elle prend les meilleures commandes
de chapeaux.

LE PERROQUET. — **Chapeau ! Sa peau !**

MATHUSALEM. — **Et puis, j'ai bien le droit d'avoir une maîtresse !**
Elle est cent fois plus gentille que la petite Boudin,
Tu sais, la femme du contrôleur, qui me rase avec son cœur.

PERROQUET. — **Quel cœur !**

Le perroquet s'envole, car Mathusalem veut le frapper avec sa canne. Mathusalem retombe dans son fauteuil, baille et nasille sur un air connu : « Mais où est donc le rosbif ? »

Ensuite il se lève et se dirige vers un automate de fer blanc qui représente un monsieur en habit noir, souliers vernis, cravate blanche, la bouche rouge formant une petite fente, où l'on jette une pièce de deux sous. Cet appareil, Mathusalem se l'est fait construire pour chasser son ennui. Chaque fois qu'on introduit une pièce d'argent dans la bouche, l'automate raconte une histoire :

Monsieur de Sainte-Foy, rencontrant à une soirée un chef d'orchestre qu'il n'aimait pas, l'aborda et lui dit le plus gracieusement du monde :

— Monsieur, je vous prie d'avoir l'amabilité de vous retirer.

L'autre ne comprenant pas, il répéta :
— Enfin, je vous prie de sortir d'ici.

— Et pourquoi celà ?

— Parce que vous puez !

Le chef d'orchestre se ravisa et fit entendre, que dans ce cas il valait mieux faire régler la suite de l'affaire par deux de leurs amis. Monsieur de Sainte-Foy répliqua :

— Si vous le voulez, Monsieur ! Mais je ne vois pas en quoi nous serons avancés ! Car si vous me tuez, vous continuerez à puer. Et si je vous tue, vous puerez encore d'avantage !

Pendant ce récit Mathusalem s'est endormi. L'automate s'interrompt au milieu d'une phrase, et, comme personne ne le remonte, tombe inerte.

Pendant le sommeil de Mathusalem, nous assistons à ses rêves, qui sont projetés cinématographiquement sur la fenêtre du fond.

PREMIER RÊVE :

Mathusalem se promène en ville. On ne voit que les pieds des passants : chaussures d'hommes, de femmes, de luxe, de sport, de fatigue, bottes d'ouvrier et pantoufles de vieilles femmes. — Soudain au premier plan, le visage d'une femme. Puis sa poitrine. Puis, pour un très court instant, ses jambes nues sous la jupe. Mathusalem la suit. Ils entrent dans un restaurant. Tandis que Mathusalem consulte la carte, la femme se transforme : et toutes les deux minutes, la compagne de Mathusalem prend tour à tour les traits de sa cuisinière, d'une danseuse de Music-Hall, de la femme de son cousin, d'une cocotte, d'une autre cocotte, de son épouse Élise, de sa fille, et de nouveau de l'étrangère qu'il avait rencontrée dans la rue. Ils dînent. Puis soudain, il enlève le soulier de son pied gauche, le tend à la femme par-dessus la table, et lui dit (en grosses lettres à l'écran) : « Achetez la chaussure Mathusalem, ma bien-aimée. Et nous coucherons ensemble. »

SECOND RÊVE :

Mathusalem passe devant un théâtre. A l'affiche: «HAMLET». Il entre. On en est à la scène du cimetière. Hamlet tenant un crâne en main, Mathusalem monte sur la scène, le lui enlève et lui tend une bottine vernie (en grosses lettres) : « Mon ami, les morts n'intéressent plus personne. Faites un monologue sur la chaussure Mathusalem. Vous rendrez service à vos contemporains, et vous toucherez 15 % de la vente au détail ! » Hamlet prend la chaussure et continue à déclamer.

TROISIÈME RÊVE :

Mathusalem général. Défilé des troupes. On ne voit que les pieds et les bottes des soldats. Ensuite, Mathusalem réunit les officiers et les journalistes et parle : «La crème «Mathusalem» rendra plus éclatante la gloire de la France. Avec le talon «National», vous écraserez vos meilleurs ennemis. N'oubliez pas ! Allons enfants de la chaussure. . . .»

(Ici la projection de films se termine. Mathusalem cesse de rêver, mais non point de dormir.)

II.

LA RÉVOLUTION DES BÊTES

Toutes les bêtes de la salle, utilisées comme meubles ou comme bibelots, prennent vie et conscience d'elles-mêmes :

LE CHIEN, aux pieds de son maître
LE CHAT sur la fenêtre
L'OURS, tapis étendu à terre
LE COUCOU de la pendule
LE PERROQUET dans son coin
LE SINGE empaillé
LA TÊTE DE CERF au-dessus de la porte

Tous prennent leurs mouvements naturels et se groupent autour de Mathusalem endormi.

LE PERROQUET. — **Liberté Egalité Fra . . .**
Fra . . . Fra . . . Fra . . .

LE COUCOU. — **Phra . . . phra . . . phraseur, tu n'y**
arriveras donc jamais, à cette fraternité!
Depuis cinquante ans que tu radotes cela.
C'est comme les hommes qui se disent frères
Et qui ne peuvent se comprendre qu'en se trompant
en affaires.

LE PERROQUET. — **Défense d'afficher !**

LE COUCOU. — **Entrée interdite !**

L'OURS. — **Merde.**

LE COUCOU. — **Nourrissez-vous de phrases toutes faites,**
Ça vous évitera de penser !
C'est bien là le but de la civilisation!

LE PERROQUET. — **Liberté . . . Egalité . . . Fra . . . Fra . . . Fra . . .**

LE COUCOU. — **Quand tu seras en prison, à l'hôpital ou dans un ministère,**
Sur les portes et sur les timbres de contribution,
Tu pourras apprendre ces mensonges du siècle.

L'OURS. — **Mourir pour la patrie.**

LE PERROQUET. — **Merde.**

LE SINGE. — **Soyez brefs.**

LE CERF. — **Prenez votre droite.**

LE PERROQUET. — **Ne pas se pencher dehors.**

L'OURS. — **Mourir pour la patrie.**

LE CHAT. — **Avec le sourire.**

LE SINGE (monte sur la table). — **Camarades! Messieurs ! A bas les hommes !**

L'OURS. — **En avant !**

LE CERF. — **Prenez votre gauche !**

LE PERROQUET. — **Défense de cracher à terre.**

LE SINGE. — **Il nous font retourner à la nature.**

LE CERF. — **Halte ! Plagiat ! Mon cousin Rousseau l'a dit avant vous !**

LE CHIEN. — **À bas ! À bas ! À bas !**

LE CHAT. — **Attention ! C'est un espion !**

LE COUCOU. — **En effet, il n'a pas dit : À bas qui !**

LE CHIEN. — **Mort aux vaches !**

L'OURS. — **Mourir pour la patrie.**

LE CERF. — **Haute trahison.**

LE COUCOU. — **Travaux forcés.**

LE SINGE. — **Nous voulons la journée de trois heures.**

LE CERF. — **Et le téléphone privé.**

LE SINGE. — **A bas l'homme. L'homme est un cochon.**

L'OURS. — **Et ta sœur, nom d'un chien.**

LE SINGE. — **Pardon, je voulais dire l'homme est un serin.**

L'OURS. — **L'homme est un singe !**

LE SINGE. — **L'homme est un ours.**

LE PERROQUET. — **Liberté Egalité Fra . . . Fra . . . Fra . . .**

LE CERF. — **J'ai trouvé : l'homme est un homme !**

LE CHIEN. — **Jubolisez-vous !**

LE PERROQUET. — **Défense de fumer.**

L'OURS. — **Amer Picon.**

LE CHAT. — **Faites votre cuisine au gaz.**

LE SINGE. — **Mangeons l'homme !**

L'OURS. — **Silence, mes enfants ! écoutez votre papa général !**

J'étais lieutenant chez les cannibales,
C'est moi qui vous apprendrai à manger l'homme.
Scrognieunieu, on commence par les pieds parfumés
Et l'on garde son âme pour le dessert !

LE CHAT (sortant de dessous les pieds de Mathusalem). —

Attendez ! Attendez ! J'ai quelque chose à vous dire !
Mes chers frères et sœurs, soyez donc animaux !
N'imitez point l'homme qui tue ses semblables,
Écoutez, écoutez la voix de l'Armée du salut !
Je suis la femelle du monde,
Faisons une révolution par l'amour !
Ne tuez point ! Ne tuez plus !

L'OURS. — **Zut !** (il fait entendre un gros pet)

LE CHIEN. — **A moi ! A moi ! J'ai soif ! Je bois ! J'aboie !**

LE SINGE. — **Que nous veut cet idiot ?**

LE CHAT. — **C'est un espion !**

L'OURS. — **Il a dit, qu'il avait soif ! Il m'est très sympathique.**

LE CHAT. — **C'est une sale bête ! Il sert son maître !**

L'OURS. — **Il s'agit toujours de savoir quel maître ! Quand je le serai, il me servira, moi !**

LE CHIEN. — **A moi ! A toi ! J'aboie quand je te vois !**

LE SINGE. — **Citoyens ! Méfiez-vous tant du chien que du général !**
Mais prenez-moi comme chef !
Je suis le cousin germain de Mathusalem,
Je connais son esprit que vous ne connaissez pas,
Et vous ne tuerez l'esprit qu'avec l'esprit !
Ni crocs ni ruse ne vous serviront contre l'homme :
Il faut le prendre par le sentiment !

LE CHAT. — **Bravo ! C'est çà ! Avec l'amour ! L'amour !**

LE SINGE (monte sur la tête de Mathusalem, qui ronfle profondément). —
Mes chers frères, croyez à mon éloquence !
Je suis né avocat et j'aurai toujours raison !
De quoi s'agit-il très exactement ?
De notre retour à la nature, c'est à dire Dieu.
Mathusalem son prophète dort: usurpons son pouvoir !

LE COUCOU. — **Et s'il se réveille et appelle la police ?**

LE SINGE. — **Ne sonne plus l'heure, il ne se réveillera plus.**

L'OURS (criant très fort). — **À bas Mathusalem ! À mort !**

LE CHIEN. — **Je mords la mort.**

LES PAPILLONS. — **L'amour**
Vaincra toujours
Rouge fanal
Des Pyrénées jusqu'au Bengale
Et même jusqu'à Singapour !

L'OURS. — **Silence ! Gare à vous ! Je serai le Général !**

LE SINGE. — **Moi votre maréchal !**

L'OURS (se lève). — **Arrêtez le traître !**

LE CHAT. — **C'est mon amant ! Je le jure ! Son cœur est révolutionnaire !**

L'OURS. — **À l'échafaud !**

LE CHAT. — **Militaristes ! Impérialistes ! Hommistes !**
Je vous maudis ! Miaudis ! Miaudis !

LE COUCOU. — **Réveil !**

L'OURS. — **À mort !**

LE CHIEN. — **À moi !**

Grand tumulte comme dans une volière. Cris sauvages, où l'on ne distingue presque plus les voix. Chaque bête pousse son cri. Soudain :

MATHUSALEM se réveille.

Il fait un léger mouvement de la tête et cligne des yeux. Toutes les bêtes reprennent leur ancienne position, et ne bougent plus.

Alors, Mathusalem, se réveillant complètement, poursuit avec la main gauche une mouche sur sa manche, qu'on entend faire : sssssss, puis il murmure d'une voix pâteuse :

MATHUSALEM. — **C'est toi, sale bête, qui fais ce bruit et me réveilles ?**

III.

MATHUSALEM se rendort.

Changement d'éclairage. Les meubles qui semblaient vétustes et sales, sont maintenant blancs et bleu-pâle. Un soleil rajeuni dans les vitres, derrière lesquelles se balancent des arbres.

IDA, la fille de Mathusalem, avec sa tante ESTELLE.

IDA. — **Il m'a dit dans la nuit mouillée :**
Vous avez des cheveux de réséda,
Il m'a même appelée gazelle,
Et je ne m'appelle qu'Ida !

TANTE ESTELLE. — **En voilà une façon de parler !**
Petite sotte, petite idiote,
As-tu appris ta grammaire anglaise ?

IDA. — **Dans les tramways d'aurore,**
Semblant escalader le ciel
Nous sommes partis sans rien nous dire.

TANTE ESTELLE. — **Ah çà ! Ta mère a dit de faire la mayonnaise !**
Nous aurons du colin au déjeuner.

IDA. — **La rose avait cent mille bouches,**
Et nous n'en avions qu'une !
Alors j'ai pleuré
De ne pouvoir embrasser davantage !

TANTE ESTELLE. — Veux-tu obéir, quand ta tante te parle,
Petite mal élevée, mal tournée !

IDA. — Tous mes soupirs, tous mes oiseaux
Sur des ailes de velours rose,
Le vent voudra bien vous conduire,
Et lui vous saluera de son chapeau !

TANTE ESTELLE. — Que nous racontes-tu toute la journée ?
Je ne t'emmènerai plus jamais au théâtre.
C'est dangereux pour les jeunes filles !

IDA. — Nous sommes revenus par une forêt très noire
Les arbres étaient de gros assassins,
Alors il est venu et nous a tous sauvés.

TANTE ESTELLE. — Qui, il ? Tu as la fièvre, petite !
Ah, mais c'est vrai, hier soir, dans l'escalier,
L'étudiant du cinquième,
Cette espèce de Russe,
Qu'est-ce qu'il lui a pris de nous saluer ?

IDA. — Il avait des cheveux vieil or.

TANTE ESTELLE. — Comment, ce petit rouquin-là ?
Tu en as du goût !
Eh bien, si tu le rencontrais le jour,
Avec son paletot tout luisant :
Je suis bien tranquille.

IDA. — Il a des yeux d'acajou,
Tristesse limpide d'étoiles.

TANTE ESTELLE. — Des yeux rouges qui coulent
Comme ceux des petits vieux qui boivent trop.

IDA. — Il est beau comme un arbre
Profil d'ivoire
Sur les sombres soirs
Sa voix est du miel
Ou du soleil mordoré.

TANTE ESTELLE (riant d'une voix stridente). —
Corbeau ! Le beau corbeau !

IDA. — Je l'aime !
Je l'aime l'aime l'aime l'aime l'aime l'aime !
(chantant le mot sur divers tons)

TANTE ESTELLE. — Ah, quel malheur !

IDA. — Ah, quel bonheur !

LE PORTRAIT DE LA GRAND'MÈRE. —
C'est bien ainsi que j'ai chanté
Quand ton grand'père m'a vue sur la porte de l'auberge fleurie
Le lendemain il m'apporta des pralinés dans une boîte brodée
Elle doit être dans l'armoire d'Estelle
Et puis nous allâmes au ciné
Et j'ai crié dans mon mouchoir tout déchiré
(même mélodie qu'Ida)
Je l'aime l'aime l'aime l'aime l'aime !

LE MIROIR. — C'est bien ainsi que j'ai chanté
Lorsque Madame Mathusalem revint de son voyage de noce
Et colla ce camélia de Monte-Carlo
Sur ma poitrine qui fut son tombeau.

TANTE ESTELLE (d'une voix émue et enrouée). —
C'est bien ainsi que moi aussi j'ai chanté !
Le lieutenant de Vermeil tournait sous nos fenêtres,
Habillé tout en zinnobre,
Et ses bottes à tige coûtaient cent cinquante francs.
Notre mère en cachette dans la cuisine
Préparait déjà des gâteaux aux pommes,
(sanglotant) Qu'il ne mangea jamais !

IDA. — Pauvres femmes, fontaines taries,
Tant de lèvres qui ne tremblent plus.
Que mon sang s'épanche par le monde,
Qu'en vos cœurs qui sont des herbiers
Il fasse fleurir un jardin de lilas !

TANTE ESTELLE (essuyant ses larmes). —
Comment, méchante garce, tu ne respectes plus ta vieille tante !
Ah, c'est trop fort, nous verrons, ce que dira le curé.
Quand donc étudieras-tu ton solfège ?
Tu ne sais rien ! Tu ne sauras jamais jouer Carmen !
Et ton père qui adore l'art !
La mayonnaise qui n'est pas prête !
Quel malheur ! malheur ! Nous ne déjeunerons pas !

Elle frappe Ida.

IV.

Changement d'éclairage. C'est de nouveau l'atmosphère de Mathusalem assis dans son fauteuil.

La porte s'ouvre à présent sur la cage d'un ascenseur. FÉLIX, le fils de Mathusalem, en sort. Il personnifie, d'une manière caricaturale, l'homme d'affaires moderne. Il porte sur la tête un appareil téléphonique en métal, avec des antennes, une petite lampe qui s'allume, tantôt rouge, tantôt verte, et une sonnerie intermittente.

Il porte également un masque, où les yeux sont figurés par deux pièces de 5 francs, le nez par un signe de %, la bouche est remplacée par un pavillon de phonographe.

Tous les trois mots il crie automatiquement : « Allô ! Allô ! »

FÉLIX. — **Allô ! Allô ! Salut papa !**

MATHUSALEM (voix pâteuse). — **Ça va !**

FÉLIX (sort un calepin de sa poche et lit sur le ton d'un homme d'affaires). — **Cuirs de Russie 3¾**

MATHUSALEM. — **Ça va !**

FÉLIX. — **Les chaussures Toréador 62 cinquante allô allô**

MATHUSALEM. — **Ça va !**

FÉLIX. — **Révolution aux Iles Haway allô succursale atteinte**

MATHUSALEM. — Zut !

FÉLIX. — Une vendeuse à Toulon a volé la caisse. Pincée. Allô

MATHUSALEM. — Racaille !

FÉLIX. — Hausse sur les boutons de corne. 2 centimes et demi allô

MATHUSALEM. — Merde.

FÉLIX. — Le directeur de Barcelone a mal au ventre allô allô

MATHUSALEM. — Et sa femme !

FÉLIX. — Cinq millions de talons Richelieu allô allô

MATHUSALEM. — Tu as vendu tout ça ! Mon fils ! Mon génie ! Bonaparte du Box-Calf !

FÉLIX (continuant sans prêter attention). — Allô allô. Grève dans la banlieue. Fabrique envahie par les manifestants. Vingt enfants morts de faim. Ils exigent le travail de cinq heures à douze francs.

MATHUSALEM (saute de son fauteuil et court à travers la chambre en traînant derrière lui les linges qui enveloppaient son pied). — Mon Dieu ! Papa ! Maman ! La grève ! Nous sommes perdus. A quel saint se vouer ! Police ! Au vol ! Maman ! Ils viennent ! Ils vont me faire mal, mmm ma jambe ! Et le rosbif qui refroidira ! Quel malheur de vivre en ces temps-ci. Quelle misère d'avoir des fabriques. S'ils me tuent, les lettres d'Anna qu'on trouvera à la banque. Toute



(Dessin George Grosz)

ma réputation de bon mari. Ah, si on avait écouté mon arrière-grand'père. Il a toujours dit : Donne deux sous à l'aveugle, ça t'épargnera deux cierges. La grève, mon dieu, le pire des fléaux ! Si encore c'étaient les rats comme l'année dernière, ou la grippe, ou les Américains ! Mais la grève ! (reniflant) Je sens quelque chose, est-ce que la maison brûle déjà ?

Pendant ce temps, Félix, sans dire mot, a regagné l'ascenseur, qui silencieusement a démarré.

Mathusalem, dans sa frayeur, et se voyant seul, se précipite à la fenêtre et l'ouvre à grands battants.

Nous apercevons la rue, remplie d'une foule d'ouvriers et de femmes qui crient, se bousculent et se dirigent vers la demeure de Mathusalem. On pousse un autobus tout près de la fenêtre, sur lequel se trouve l'ÉTUDIANT, haranguant la foule.

L'ÉTUDIANT. — Camarades ! Regardez ! Le voici, votre bourgeois
Qui mange un rosbif en or, pendant que vous tirez la langue !

LA FOULE. — Hou ! Hou ! Canaille ! Capitaliste !

L'ÉTUDIANT. — Camarades, regardez ce ventre gonflé d'ananas,
Cette cravate en soie de Lyon, ces boutons de nacre !
Et vous mangez du poisson pourri,
Et vos enfants sont à moitié nus !

LA FOULE. — Hou ! Hou ! A bas ! Voleur ! Cannibale ! Capital !

L'ÉTUDIANT. — Il fume des cigares de trente centimètres,

Et sa femme est couverte de trois-cent taupes !
Il se fiche de vous !
Il joue au bézigue,
Il entretient le Bar de Vénus,
Et il mange, il mange du rosbif ! du rosbif tout doré !

LA FOULE. — A la lanterne !
Paye-nous des pommes de terre !
Attrappe nos poux !
Voyou ! Canaille ! Grosse ganache ! Tyran ! Bourgeois !
Déculottez-le !

MATHUSALEM, pris de peur, va et vient sur la scène, tantôt se cachant le visage, tantôt se tenant le ventre. Soudain, il s'approche de la fenêtre, où se trouve un bouton électrique, il sonne . . . et immédiatement apparaissent au fond six sergents de ville, révolver au poing, qui se postent devant lui pour le protéger. Deux laquais apportent une chaise percée, lui déboutonnent les pantalons et l'assoient sur le siège.

Alors, la foule, au lieu de se fâcher, éclate en un rire énorme. L'autobus démarre. Vacarme formidable. Les agents ferment la fenêtre. Le rideau tombe vite.

V.

Square au printemps. Un chemin. Un mur. Des bosquets. Un banc.

Rendez-vous de IDA et de l'ÉTUDIANT.

La scène est partagée en deux par des effets de lumière différents :

à gauche, où se trouve Ida, l'Amoureuse, tout est rose : les nuages, les bancs, les buissons fleuris,

à droite, un mur formant coin de rue. L'atmosphère autour de l'Étudiant est grise. Une lanterne.

Au milieu, deux grandes affiches, l'une représentant le Bébé Cadum, l'autre un détective masqué, haut-de-forme, cape de velours et une grosse clef à la main.

IDA très simple, petite robe de linon rose.

L'ÉTUDIANT existe sur scène en trois exemplaires, et doit être joué par trois acteurs qui se ressemblent, représentant le MOI, le TOI et le LUI, qui composent un individu. Ils portent, pour se distinguer les uns des autres, une pancarte sur le chapeau, où est inscrit en grosses lettres : MOI, TOI, LUI.

LE MOI. — **C'était assez malin de la faire venir ici.**
Je puis être fier que cette belle fille de famille
Consente à se montrer publiquement avec moi.
Si seulement le petit Marcadier passait par ici,
Il le raconterait à tous les types de la gym !
On la connaît, Ida Mathusalem,
Et les petites modistes ne se moqueront plus de moi.
La fille du concierge voudrait bien maintenant
Que je l'emmène au dancing.

LE LUI (furetant un peu partout, sur la pointe des pieds). — Derrière ce mur, peut-être
Il y aura de quoi se cacher.
Mais nom de Dieu, le buisson est trop transparent.
Nous sommes en automne. Il fera nuit assez tôt.
Pourvu qu'on n'allume pas la lanterne ici
Je l'éteindrai avec des pierres.
Haha, nous sommes en automne,
Les petits fruits et les petites filles tombent tout seuls !

IDA (arrive en courant, cachée dans un grand manteau). — Me voici : J'ai dansé
Le long des maisons,
Le chant des oiseaux m'a portée,
Les rues étaient pavées de rubis,
Tous les passants étaient heureux.

LE TOI (pathétiquement). —
Ah Mademoiselle
Que vous êtes belle !
Je vous ai apporté les forêts de mon enfance
Avec des biches blanches dedans.

LE MOI. — C'est moins cher qu'un bouquet du fleuriste !

LE TOI. — J'ai dans ma bouche des poèmes inouis.

LE MOI. — Et ton ratelier !

LE TOI. — Car j'attends depuis cinq mille nuits
Ton arrivée
Bien-aimée !
Ton cou

Tes pieds
Tes aisselles
Je t'aime !

Il l'embrasse.

LE MOI. — Ah, comme nous savons mentir poétiquement !
Est-il crime pire que de tromper cette heure de Dieu.
Pauvre humanité abreuvée de rêves,
Nous ne savons sourire qu'à travers des toiles de rides,
Et les princes ne sont que fantômes.
Sait-elle, la bien-aimée, que je louche ?
Que j'ai deux boutons de manchette différents ?
Et qui sait si ma vérole est guérie !

IDA. — Je ne connais plus d'autre jour que celui-ci
Où des narcisses remplacent l'herbe des gazons.
Le soleil est un chrysanthème que tu m'offres,
Ton front pâle est une tour d'ivoire
Sur laquelle je monte pour voir le monde.
C'est toi qui bâtis les villes apocalyptiques,
Les temples d'Asie et les docks d'Amérique,
Les places portent toutes ton nom,
Les horloges sonnent à chaque heure ton nom,
Et les navires en mer
Ne sont partis que pour te voir.

LE LUI. — Maintenant, maintenant,
Il faudrait saisir l'occasion !
C'est l'heure du dîner: les bonnes d'enfants sont rentrées.
Et les bourgeois ne viennent pas encore digérer !

Elle a la bouche toute brûlante —
Peste ! la terre est mouillée,
Sa robe de linon est trop fragile,
J'aurais dû apporter mon manteau de caoutchouc !

LE TOI. — Votre tante est charmante !
Vous aimez la géographie ?
Notre chatte a jeté six petits ce matin,
On dirait les fils du diable
Avec du souffre dans les prunelles.
Notre ménagère a dit (il rit) elle a dit,
Ma foi, je ne sais plus du tout ce qu'elle a dit !
Ce soir on donnera Thaïs,
Vous aimez la musique de Berlioz ?
O ma très très belle, prenons un billet pour Cythère
Ou pour la Bourboule, ça m'est tout à fait égal.
Car j'ai bon caractère, savez-vous !
Seconde classe, aller et retour ?

LE MOI. — Ouf, quelle folie de proposer ces choses,
Quand on a deux francs vingt-cinq en poche.
Il faudra déjà payer la location des chaises du parc,
Et puis encore le tramway pour rentrer !
Imbécile ! de lui donner des idées de voyage
Au lieu de faire de cet endroit banal
Une terre de chimère !

IDA. — Qu'importent les arbres fiers qui portent seuls leur bonheur
Et leurs chants d'oiseaux sans penser à moi !
Qu'importent les eaux et leurs poissons si froids
Qui fuient mes pieds et mon image !

Il n'est que l'amant en qui je me dédouble,
En qui je respire.
Tu es tous mes hommes et tous mes destins,
Tu es le torero qui dans le journal illustré jeta son chapeau à la dame,
Tu es le jeune ingénieur du film au front plissé et tyrannique,
Tu es ce noble guerrier peint par Goya,
Tu es le père de mon amie Henriette qui me prenait sur ses genoux :
Toi ! Tout ! Toi ! Tout !

LE LUI. — Tonnerre de malchance ! Cré nom de Jésus ! Voici quelqu'un qui vient,
Une petite vieille pour faire pisser son chien !
Ça devrait être défendu après sept heures
Dans les parcs fraîchement peints,
Ah, que les gens sont mauvais !
Et je n'avais qu'à la prendre par la taille !

Le réverbère s'allume.

LE MOI. — Ça vaut peut-être mieux ainsi,
Elle aurait vu les trous de ma chemise
Que ma patronne oublia de raccomoder !
J'aurais été ridicule sous cette maudite lanterne.

LE LUI. — Lâche ! Idiot ! Vas-y ! Regarde ses nichons qui bombent !

LE MOI. — Et puis mes dents carriées me font une mauvaise haleine . . .

LUI s'approche de MOI et lui donne de forts coups de pied et de poing. LUI hurle et se roule de dépit dans le gazon, MOI se frotte les membres meurtris et sautille autour d'IDA, tout en rajustant sa cravate.

LE TOI. — Ah Mademoiselle, nous irons ensemble
au concert.
Ne trouvez-vous point que la Cinquième Symphonie
est plus excitante que la Neuvième ?
J'ai beaucoup d'amis artistes avec de longues boucles
blondes,
Nous irons à leur atelier et boirons du thé russe.
Et la belle vue qu'on a de ma mansarde !
Les bâteaux qui passent avec des noms hollandais . . .

IDA. — Nous irons à Cythère,
Nous partirons pour le Mexique,
Capitaine des voiliers de nuages
Sur toutes les mers bleues de la mappemonde
Aviateur de mes soirées envolées !

LE MOI. — Elle m'embête avec ses mitaines qui
sentent la moiteur
Cette petite bouche niaise !
Quel ennui ! quel ennui d'être aimé !
Surtout, mon enfant, pas de sentimentalité !
Ah, si c'était Fernande qui trouve de gros mots rouges
Où tout le sang se cabre et la nuit s'épaissit !
Ou la cocotte du bar Buffalo
Dont on sent les jarretières sous la jupe . . .

LE LUI. — Et dire qu'elle va nous échapper,
Bourgeoise des pâles cafés au lait !

Mouchoirs trempés éperdument et puis perdus dans l'escalier,
Fleur qui sèchera dans un album de photographies . . .
Quel sera l'heureux possesseur aux moustaches arrondies
Qui se piquera en ouvrant son corset ?

LE MOI. — Mais elle héritera au moins de sept millions
Sans compter l'automobile-torpédo !

LE TOI. — En cette nuit d'avril, laissez-moi mourir pour vous !

LE LUI. — Arrache-lui sa ceinture !

LE MOI. — S'il y a un enfant, il faudra pourtant qu'elle m'épouse
Et que Saint-Mathusalem casque !

LE TOI. — Surtout ne vous refroidissez-pas !
Je voudrais poser le fichu de laine de ma tendresse
Autour de vos épaules fragiles.
Prenez une tisane bien chaude en rentrant !

IDA. — Oh toi, mon Lohengrin, mon Abélard, mon Pape !

Elle se dégage et disparaît dans la nuit.

LE TOI. — Adieu, Calliope, étoile du soir !

LE MOI. — Ça y est ! Je l'aurai !

LE LUI. — Quelle vache !

(RIDEAU)

VI.

Réception chez les Mathusalem.

Trois couples d'amis arrivent, presque en même temps, introduits par des laquais en livrée. Ils font beaucoup d'embarras et emplissent instantanément la maison de leurs bavardages.

Les hommes portent des masques comme les mannequins des magasins de confection, des pardessus de gabardine beige et des chapeaux de différentes couleurs criardes.

Les femmes portent au lieu de chapeaux : l'une un pot de géranium, l'autre un véritable coq empaillé, la troisième une copie du Panthéon en carton. Elles aussi ont des masques. Fourrures bizarres : peaux de buffles, de zèbre et de serpents.

Ce sont les époux CAMPHRE, JÉSUFILS et ASSIETTE.

MONSIEUR CAMPHRE. — **Bonjour !**

MONSIEUR JÉSUFILS. — **Bonjour !**

MONSIEUR ASSIETTE. — **Bonjour !**

MADAME CAMPHRE. — **Comme c'est bas ici !**

MADAME JÉSUFILS. — **Comme il fait sombre !**

MADAME ASSIETTE. — **Il n'y a pas d'air !**

M. CAMPHRE. — **Quelle température, ah quelle température !**

M. JÉSUFILS. — **Si encore il pleuvait !**

M. ASSIETTE. — Vous êtes fou ! Et mes souliers qui prennent l'eau !

Mme ASSIETTE. — Assiette ! Assieds-toi ! Et tais-toi ! As-tu besoin de raconter sur les toits que tes souliers prennent l'eau ? Et d'abord, ce n'est pas vrai ! Tes souliers ont été raccommodés l'année dernière.

M. ASSIETTE. — Le cordonnier a dit . . .

Mme ASSIETTE. — Non ! Les semelles vont encore! Tant que les trous ne seront pas comme des pièces de deux sous.

M. ASSIETTE. — Mais je t'assure qu'ils sont comme un sou !

Mme ASSIETTE. — Assiette, assieds-toi ! Je les ai mesurés moi-même ! Tu ne me feras rien acroire !

M. CAMPHRE (à M. Jésufils). — Écoutez-moi bien : d'abord vous achetez un cataplasme . . .

Mme CAMPHRE (à côté). — Vous chauffez de l'eau.

M. CAMPHRE. — Vous prenez de la guimauve.

Mme CAMPHRE. — Vous faites venir le plombier, si le gaz ne marche pas.

M. CAMPHRE. — Vous vous lavez les pieds.

Mme CAMPHRE. — Si l'on vous demande un pourboire, répondez : Et moi, pour manger ?

M. CAMPHRE. — Vous parlez gentiment à votre concierge.

M. JÉSUFILS. — Mais enfin, enfin ! Et mon clou ! C'est mon clou qui me fait mal ! Mon clou, mon dieu, mon clou !

Mme JÉSUFILS. — Ne demande donc pas à ces gens-là ! Ils ne te le diront pas exprès ! Ils voudraient te voir mourir, ça les changerait un peu !

M. JÉSUFILS. — Madame Jésufils, j'en ai assez de vos méchancetés. Vous savez que notre dossier de divorce est encore chez l'avocat. Voici dix-sept fois que je l'ai retiré. Mon clou, c'est vous qui me faites ce mauvais sang . . .

M. CAMPHRE. — Nous sommes de si bons amis de pêche à la ligne !

Mme CAMPHRE. — Achetez alors de la farine de lin.

M. CAMPHRE. — Ou bien de la moutarde de Cambrai. C'est la meilleure.

Mme ASSIETTE. — Prenez de la macreuse, ça fait les meilleurs pots-au-feu.

M. CAMPHRE. — Il n'y a que les journaux du matin qui soient sains. Ceux du soir vous font mal dormir.

Mme JÉSUFILS. — Ah, ce gentil petit meurtre de la rue Racine. Avez-vous lu comme il lui a enfoncé

une fourchette en ruolz dans le cœur ? C'est plus beau que du Shakespeare !

MATHUSALEM (entre par la porte à droite). — Ah, mes chers convives, que la vie est donc chère !

M. CAMPHRE. — La vie est chère !

M. JÉSUFILS. — Chère est la vie !

Mme ASSIETTE. — La vie est plus que chère !

Mme CAMPHRE. — Nous mourons de faim.

Mme ASSIETTE. — Nos oies n'ont plus de foie.

M. JÉSUFILS. — Quel gouvernement !

M. CAMPHRE. — Bravo, voilà un homme qui s'y connait en politique.

M. ASSIETTE. — Les radicaux-royalistes ont dit que . . . ont dit que . . . (regardant sa femme) faut-il dire ce qu'ils ont dit ?

Mme ASSIETTE. — Assiette, assieds-toi !

Mme CAMPHRE. — Quelle discussion intéressante !

M. JÉSUFILS (à sa femme). — Écoute, Marie, nous allons entendre ce que les journaux ne diront jamais !

Mme JÉSUFILS. — J'écoute, mon Jésufils !

Mme CAMPHRE. — Quelle après-midi charmante !

M. ASSIETTE. — Ils ont dit . . . que . . . que . . . je ne sais plus

MATHUSALEM. — Bravo ! Voici un patriote qui ne se gène pas !

Mme CAMPHRE. — C'est sublime ! Vous êtes royaliste, Monsieur ? Alors vous êtes une canaille !

MATHUSALEM. — Comment savez-vous que je suis royaliste !

Mme CAMPHRE. — Vous venez d'applaudir aux déclarations de M. Assiette !

MATHUSALEM. — Mais c'est parcequ'il n'a rien dit ! C'est toujours ce qu'on peut dire de plus sage !

Mme CAMPHRE. — Mais dans ce cas, pourquoi ne marierions-nous pas nos enfants ? Comment s'appelle votre fils ?

MATHUSALEM. — Félix !

Mme CAMPHRE. — Quel nom sublime ! Génial !

M. CAMPHRE. — Notre fille brode admirablement les serviettes. Et elle les ourle elle-même !

Mme CAMPHRE. — Notre fille, monsieur, n'est pas comme les autres filles !

MATHUSALEM. — Mon fils porte toujours une cravate rayée bleu.

Mme CAMPHRE. — Notre Germaine est abonnée à la Bibliothèque Catholique.

MATHUSALEM. — Mon fils a fait hier une manille.

Mme CAMPHRE. — Notre fille prend tous les jours le tramway 28.

MATHUSALEM. — Quand mon fils sort, il n'oublie jamais ses cigarettes.

Mme CAMPHRE. — Mais ce sera un couple merveilleux ! Merveilleux ! A quand les fiançailles ?

Entre Madame ÉLISE MATHUSALEM. Elle porte une longue robe en soie brochée vert d'eau, à queue, un énorme collier de perles et un diadème de diamants dans les cheveux ; mais pardessus un sale tablier de cuisine. Elle sert le thé.

ÉLISE. — Excusez-moi, mes chers amis. Je fais le service moi-même. Notre bonne nous casse toute notre vaisselle. Hier encore, elle a fait tomber une assiette de Limoges.

Mme JÉSUFILS. — Pauvre Madame Mathusalem !

ÉLISE. — Quel martyre ! Quel martyre ! Oui, ce service. Un héritage de mon grand'père, qui, avant de devenir sergent aux cuirassiers — il m'a encore donné sa photographie, figurez-vous, il ne fumait que du tabac blond, je ne sais plus du tout qui c'est qui astiquait son casque, et puis il avait fait un voyage à Lille où il avait une pauvre cousine qui avait un petit nez plat, à l'ordinaire ce n'est pas dans notre famille, quand il est mort c'était précisément un jour de lessive, et je ne sais pas encore aujourd'hui comment on a fait pour perdre un drap en belle toile de lin, oh une toile comme vous n'en trouverez plus dans toute la France . . .

Élise continue à parler, personne n'écoute.

MATHUSALEM (à Mme Camphre). — Mais je ne donnerai mon consentement au mariage de nos enfants, qu'à condition qu'on imprime les faire-part sur papier velin crême.

M. CAMPHRE. — Du velin ? Pourquoi cette dépense extraordinaire ! Du papier glacé ne suffirait-il pas ?

MATHUSALEM. — Vous ne voulez pas du velin ?

M. CAMPHRE. — Je ne dis pas que je n'ai pas dit ! Mais enfin, ça me semble être une dépense fort coûteuse !

MATHUSALEM. — Donc, vous êtes avare dans votre famille. Votre fille est avare ? Jamais Félix n'épousera une Camphre !

M. CAMPHRE. — C'est comme ça ! Vous êtes un filou, vous ! N'avez-vous pas fait faillite il y a 23 ans ? Je le sais, moi ! Jamais nous ne tolérerons que notre pauvre petite s'expose à être saluée par votre Félisque !

Mme CAMPHRE. — Viens, Camphre. Jamais on ne nous comprendra. Nous n'avons plus rien à faire dans cette maison. J'aimerais mieux donner ma fille à un bolchevik!

M. et Mme Camphre sortent avec fracas.

ÉLISE. — C'est-à-dire que vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir une bonne, et encore une bonne qui s'appelle Julie, elle porte un soutien-gorge rose, ma chère, à deux francs vingt-cinq ma chère, c'est pour rien, celui de notre boulangère coûte deux soixante quinze, enfin c'est honteux, il n'y a de la chance que

pour la canaille. Son ami qui est frisé comme un Italien, j'en ai peur, ils dansent le dimanche à Tivoli, on dit que c'est un endroit où la bière n'est pas chère, il est dans le bâtiment, je vous dis j'en ai peur . . .

M. ASSIETTE (poussant sa femme, très bas). — Mais attaque donc maintenant !

Mme ASSIETTE (à son mari). — Mufle ! (à Mme Mathusalem) Votre thé est succulent.

ÉLISE. — Oh oui, nous achetons toujours le meilleur, à vingt-deux sous.

Mme ASSIETTE. — J'ai aperçu votre fille dans la rue, l'autre jour.

ÉLISE. — Comme c'est gentil de votre part ! (à Mathusalem) Mamatutu, Madame Assiette a aperçu notre Ida dans la rue . . .

Mme ASSIETTE. — Et savez-vous que notre Max a une canne à poignée d'argent ?

ÉLISE. — Notre Ida se fait laver les cheveux toutes les quinzaines.

Mme ASSIETTE. — Notre fils prend son café à l'Excelsior.

ÉLISE. — Notre Ida sait couper le pain en tranches si fines, si fines.

Mme ASSIETTE. — Quand Max nous lit le journal, le soir, c'est beau comme du Paul Bourget !

ÉLISE. — Connaissez-vous Bergson ?

Mme ASSIETTE. — Le célèbre dentiste ?

ÉLISE. — Est-il dentiste ? Il a fait une conférence en Sorbonne sur le nez des Parisiennes. Eh bien, ma fille y était. On a commencé avec dix minutes de retard, c'était ultra-chic. Quel éclairage des corridors ! Il paraît que c'est un homme parfait, avec une moustache. L'étudiant qui était assis à côté d'Ida lui a prêté son canif, et puis alors, qu'est-ce que je voulais donc dire . . .

Mme ASSIETTE. — Comme nos deux enfants s'accorderont bien !

ÉLISE. — A condition qu'ils prennent une nourrice de Normandie.

Mme ASSIETTE. — Mais je pense bien, c'était notre condition . . .

M. ASSIETTE (monte sur la table et annonce d'un air troublé). — Mesdames Messieurs, j'ai l'honneur de vous annoncer les fiançailles de nos deux enfants, d'une part (il se penche vers sa femme) comment s'appelle-t-elle, leur poule . . . ah oui, d'une part, Mademoiselle Ida Mathusa . . .

L'éclairage s'éteint. Fin de cette scène. Les invités disparaissent ainsi que tout l'attirail de réception.

VII.

Même décor. Eclairage un peu plus rose. MATHUSALEM et ÉLISE restés seuls.

MATHUSALEM (se frottant les mains). — Encore une affaire de faite !

ÉLISE. — Assiette est dans son beurre.

MATHUSALEM. — Mariage inespéré. Ils font les tripes. 200 % de bénef.

ÉLISE. — Comme le père a bien parlé !

MATHUSALEM. — J'ai mon idée à moi. Nous fusionnerons nos deux affaires. On fera le trust des bœufs. Nous les peaux, eux les tripes, et la viande on la bazardera à côté.

ÉLISE. — Mais Max comment est-il ?

MATHUSALEM. — Il a une raie sur le côté.

ÉLISE. — On m'a dit qu'il était roux, et assez grand.

MATHUSALEM. — Mais non, tout petit tout petit. Enfin on verra ça. C'est secondaire. L'essentiel c'est que le type ne nous tape pas trop . . .

ÉLISE (ouvre la porte à droite et appelle). — Ida ! Ida ! Ma chatte ma dinde truffée mon cerisier mon petit canari !

IDA (accourt, les cheveux défaits). —
Les arbres sont prêts à s'envoler
L'automne va couper les cordes
Qui retenaient les troncs captifs
Toutes les feuilles
Tous les oiseaux
Vont voyager
En dining-car du Sud-express
Jusqu'au Caire

MATHUSALEM. — Sais-tu la bonne nouvelle ?

IDA. — J'avais une étoile bleue dans mon ventre
Les loups ont hurlé dans le vent
Des anges aux ailes de ouate
Sont venus me dire :
Ce sera un enfant aux yeux de jade

ÉLISE. — Cette fois, elle est maboule !

MATHUSALEM. — Elle ne fait que lire Zola, ce n'est pas étonnant.

IDA. — Un enfant tout rose
Chair de corail
Et dans les yeux des lacs d'âme

MATHUSALEM. — Elle joue à Mademoiselle la sainte Vierge.

ÉLISE. — N'as-tu pas honte devant tes vieux parents !

IDA. — Qu'ai-je donc d'inconvenant ?

ÉLISE. — Maboule ! elle est maboule !

IDA. — J'ai déjà vu au musée les embryons
Vieillards en miniature
Dans l'alcool vert
Sourires des naissances et des morts
Et leurs fronts déjà hauts, déjà plissés
Douleur d'être et de devenir
Ou d'avoir trop été déjà

MATHUSALEM (se dressant). — Putain !

ÉLISE. — Écoute, ma fille, à partir d'aujourd'hui
Tu ne t'appartiens plus car tu es fiancée.

IDA. — Mais oui j'attends le prince d'Orient
Cette nuit il m'a demandé ma main !

MATHUSALEM. — Attends toujours, ma petite,
quand Assiette te tiendra.

IDA. — Cette nuit les chars de feu
Du Lunapark
Sont montés jusqu'à l'Orion
Et nous avons touché du doigt
Aldéraban incandescent
Le monde nous a appartenu

ÉLISE. — Il faut prendre un peu de tisane !

IDA. — Il étudie la médecine
En été il retournera à Bakou
Où il n'y a rien que des allées d'acacias

ÉLISE. — Ou bien un peu de sirop d'orange ?

IDA. — Il a pris ma main et m'a dit :
Ne cueille jamais
Le lys de ton cœur

Élise sort précipitamment pour chercher une boisson. Au même moment, FÉLIX apparait dans son ascenseur, en criant de nombreux : Allô allô.

FÉLIX. — Allô allô, il se passe quelquechose ici !

MATHUSALEM. — La maison Mathusalem et Co s'effondre. Nous sommes perdus !

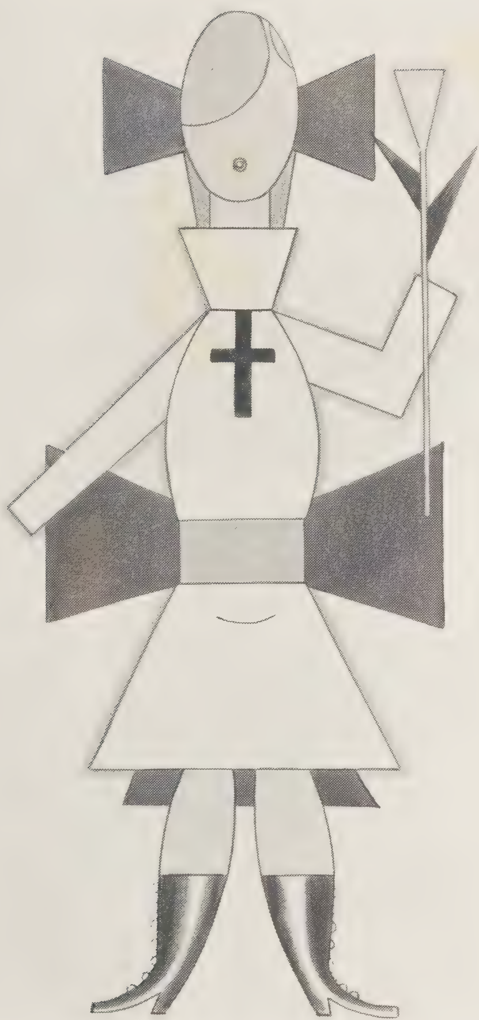
FÉLIX. — Allô, quoi, krach de la Banque pour le Cuir ?
Naufrage de quel navire ?
Baisse sur les bas de soie ?
Un caissier évadé ?
Impôt sur les clous de souliers ?

MATHUSALEM. — Pire ! Pire !

FÉLIX. — Élection de notre concurrent à la chambre ?
Grève des ramoneurs d'Hongkong ?
Notre contre-maître a-t-il le rhume ?
Allô allô allô ?

MATHUSALEM. — Ta sœur a un amant !

FÉLIX (portant la main à la poitrine). — Est-ce possible !



(Dessin George Grosz)

IDA. — Oui mon frère, j'ai choisi l'homme entre les hommes
Il me portera sur ses bras comme une oiselle
Son cœur est doux comme une pomme de grenade
Mais écoute mon sang
Toi qui sais par cœur les cours du Consolidé
Et qui connais le Casino à Ostende

MATHUSALEM. — Voilà qu'elle se fout de nous ?

FÉLIX. — Notre famille, notre nom, notre firme déshonorés !
La clientèle de la ville va en faire des risées !

MATHUSALEM. — On aura vu flirter une Mathusalem !

FÉLIX. — Pour cacher ça, il nous faut immédiatement
Annoncer une vente au rabais !
20 ou 25 % ?

MATHUSALEM. — Ma fille perdue ! Mmm ma jambe !

FÉLIX. — Notre sang trahi !
Le bel arbre généalogique rongé par les vers !
Allô allô ! Ce gredin aura mes témoins !

ÉLISE (revenant avec un verre de sirop). —
Mais enfin, mes enfants, après tous ces cris et cette poésie
Je n'y comprends pas grand'chose !
Qu'est-il arrivé ? Il y a donc un jeune homme
Et ce jeune homme . . . eh bien parle donc !

IDA (radieuse, montrant sur son ventre). —
Ici, mère, dans mon ventre
Un tout petit enfant rose !

Élise, interdite, chancelle, dépose soigneusement sur le buffet le verre qu'elle tient à la main, après en avoir essuyé le pied pour ne pas mouiller le meuble, — puis ensuite s'affaisse en criant :

ÉLISE. — **Mon dieu, que je suis malheureuse !**

(RIDEAU)

VIII.

Pré dans la banlieue. Petit matin. FÉLIX et L'ÉTUDIANT.

FÉLIX. — **Monsieur, vous avez séduit ma sœur !**

L'ÉTUDIANT. — **Et après ?**

FÉLIX. — **Monsieur, ma famille se trouve offensée.**

L'ÉTUDIANT. — **Vraiment ?**

FÉLIX. — **Celà ne se passera pas ainsi !**

L'ÉTUDIANT. — **Alors quoi ?**

FÉLIX. — **Chien !**

L'ÉTUDIANT. — **Ce n'est pas aimable pour votre sœur.**

FÉLIX (lui donne une gifle). —

L'ÉTUDIANT. — **Enfin vous agissez !**
C'est un peu plus sensé que vos phrases.
Aussi, redevenons logiques :
Que s'est-il passé ?
Votre sœur m'aime ?
Que vous importe le nez de celui qui l'a séduite ?
Toute Marie trouve son mari,
Les familles s'agrègent au hasard des bacilles,
Il ne faut pas en vouloir à Dieu.

FÉLIX. — **Monsieur, vous m'irritez !**

L'ÉTUDIANT. — **Et vous, ne vouliez-vous pas un peu me tuer ?**

Au fond de la scène on voit passer — et celà peut être présenté soit par un jeu de scène, soit par projection d'un film sur un écran placé adroitement dans le paysage — un enterrement pittoresque : grande pompe, corbillard très allongé, enfants de cœur habillés somptueusement, évêques, et derrière, une foule plutôt comique.

Le Frère et la Sœur du défunt suivent le corbillard de près, et l'on entend leur dialogue.

FRÈRE. — **Elle était quand-même bien avare !**

SŒUR. — **Tais-toi ! L'évêque nous entend.**

FRÈRE. — **La dernière fois que nous étions chez elle, elle a dit que j'avais dit qu'on avait dit qu'elle mangeait des saucisses de cheval.**

SŒUR. — **Elle n'en mangera plus.**

FRÈRE. — **Tu sais, son sautoir en or, c'est moi qui l'hérite !**

SŒUR. — **C'est à moi qu'il revient. Elle l'a dit.**

FRÈRE. — **Tu mens !**

SŒUR. — **Tu es un voleur !**

FRÈRE. — **Ma femme m'a épousé dans cet espoir.**

SŒUR. — **De la belle trempe, ta femme . . .**

Ils se battent à coups de parapluies. Le cortège s'arrête. Seul l'évêque continue à marmonner.

L'ÉVÊQUE. — Do-mi-nus vo-bis-cu-um . . .

La vision s'efface.

FÉLIX. — Ida était encore vierge !

L'ÉTUDIANT. — D'où le savez-vous ?
Pourtant je le concède :
Pourquoi donc ne pas m'offrir ce luxe ?
Moi aussi je méritais un amour original !

FÉLIX. — Mais c'était ma sœur !

L'ÉTUDIANT. — Qu'y puis-je ?

FÉLIX. — Et puis vous louchez !

L'ÉTUDIANT. — J'ai aussi quatre dents plombées.

FÉLIX. — Vous portez des semelles usées !

L'ÉTUDIANT. — J'ai même des trous dans mon caleçon.

FÉLIX. — Vous n'avez pas honte ?

L'ÉTUDIANT. — Au contraire !

FÉLIX. — Vous n'avez pas d'honneur !

L'ÉTUDIANT. — Où l'achète-t-on ?

FÉLIX. — Enfin s'il n'y avait pas cet enfant !

L'ÉTUDIANT. — O quel charmant oncle !

FÉLIX. — Suicidez-vous !

Nouvelle projection de film : une noce à pied. Les deux mariés, puis les familles avec des rubans, des bouquets, précédés par trois musiciens qui jouent un air très triste.

LE MARIÉ. — **Quel drôle de cadeau de ta tante: une lessiveuse !**

Il rit à pleine gorge.

LA MARIÉE. — **Tu trouves à redire à toute ma famille !**

LE MARIÉ (se tordant). — **Une lessiveuse !**

LA MARIÉE. — **Tu as bu trop de champagne.**

LE MARIÉ. — **Déjà tu me le reproches ?**

LA MARIÉE. — **Quelle vie avec un homme pareil.**

LE MARIÉ. — **On prend l'express de minuit ?**

LA MARIÉE. — **Ah non, j'ai promis une danse à mon cousin.**

LE MARIÉ. — **Moi je veux partir à minuit pour Anvers.**

LA MARIÉE. — **Je veux aller à Venise.**

LE MARIÉ. — **Ça couterait trop cher.**

LA MARIÉE. — **Tu comptes ?**

LE MARIÉ. — **Tu gaspilles !**

LA MARIÉE. — **Chameau !** (Elle pleure très fort, quitte son bras et crie à tue-tête:) **Maman ! Maman !**

Grand émoi dans le cortège. Cris. Pleurs. Bataille. La musique s'arrête.

La projection cesse.

FÉLIX. — Ou bien, dites-moi, vous m'avez l'air assez roublard,
Commerçant de valeur, me semble !
Si le bébé insiste,
Accepteriez-vous de gérer notre grande succursale de la Jamaïque ?
C'est plus profitable que de couper des appendices.
Là-bas poussent les plus gros cigares du monde,
Et la ville ne s'occuperait pas de vos spermatozoïdes.

L'ÉTUDIANT. — Pourquoi fuir à la Jamaïque ?
Nulle part vous ne vous fuirez vous-même !
Sous l'Équateur ma femme resterait Ida Mathusalem
Et vous enverrait des cartes postales qui vous confondraient.
Pourquoi fuir ? Au pôle Nord on s'ennuie autant qu'ici.
Faisons dans la vie moins de gestes,
L'unique vérité c'est . . .

FÉLIX (s'oubliant). — C'est ?

L'ÉTUDIANT. — Je ne sais pas.

FÉLIX. — Alors, vous vous foutez de moi ?

L'ÉTUDIANT. — Et de moi.

FÉLIX. — De moi !

L'ÉTUDIANT. — De moi :
Moi n'est qu'une parole,
Rien n'existe.

FÉLIX (lui donnant une forte gifle). — **Et ça ?**

L'ÉTUDIANT (répondant par un coup de poing). — **Et ça ?**

FÉLIX (après une âpre lutte de boxe, tirant un coup de révolver). — **Et ça ?**

L'étudiant tombe raide à terre. On voit son âme s'envoler sous forme de son pardessus. Après un instant, il se relève, brosse son chapeau qui avait roulé à terre et salue :

L'ÉTUDIANT. — **Mon âme s'envole.**
Êtez-vous content maintenant ?
Saluez bien votre sœur de ma part . . .

(RIDEAU)

IX.

La demeure de Mathusalem, éclairage jaune doré. Entrent, presque en même temps, MONIQUE, par la porte, et L'ÉTUDIANT, par la fenêtre.

L'ÉTUDIANT (saluant galamment). — **Tiens, on se rencontre ici, belle dame ?**

MONIQUE. — **Mais je ne vous connais pas.**

L'ÉTUDIANT. — **Raison de plus pour nouer une relation . . . relative . . .**

MONIQUE. — **Mais je suis l'amie de Mathusalem !**

L'ÉTUDIANT. — **Pour combien de temps ?**

MONIQUE. — **Les calendriers sont épuisés.**

L'ÉTUDIANT. — **Ah qu'on est seul sur terre !**

MONIQUE. — **Vous allez me rendre triste !**

L'ÉTUDIANT. — **Pour voir l'horizon il ne faut pas être horizontal.**

MONIQUE. — **Monsieur, voulez-vous m'offenser ?**

L'ÉTUDIANT. — **Mais non puisque je m'appelle Robert . . .**

MONIQUE. — **Les hirondelles vendent le printemps au rabais.**

L'ÉTUDIANT. — **Alors ?** (il lui tend la joue. Elle l'embrasse. Ensuite:) **J'aime beaucoup . . . les sardines à l'huile.**

UNE VOIX DANS LE PUBLIC. — **Hahahaha** (un spectateur rit très fort)

L'ÉTUDIANT (au spectateur). — **Ne riez pas. C'était très sérieux.**

LA VOIX DANS LE PUBLIC. — **Vous vous foutez de moi, Monsieur. Il n'est même pas drôle, ce type-là. Je vais me faire rembourser ma place.**

Il sort avec bruit.

L'ÉTUDIANT. — **Hier, j'ai rencontré dans le tram un curé, qui m'a dit tout bas: « Jeune homme, vous devriez toujours prendre votre parapluie. »**

MONIQUE. — **Ne trouvez-vous pas ma blouse assez décolletée ?**

L'ÉTUDIANT. — **Vous devriez faire du ski, Madame.**

MONIQUE. — **Mon beau frisé, si tu venais avec moi au Gaurisankar !**

L'ÉTUDIANT. — **D'abord, assassinons Mathusalem. Pour faire un tel voyage, il faut avoir une raison plausible. La voilà ! Attends-moi cinq minutes, je serai à toi dans une heure.** (Il disparaît.)

Entre Mathusalem, fraîchement rasé, souriant, un coquelicot à la boutonnière.

MONIQUE. — Ah mon chéri mignon, quel cours le dollar ?

MATHUSALEM (enfonçant sa main dans le corsage de Monique). — Baisse sur les peaux !

MONIQUE. — Et la mienne ?

MATHUSALEM. — Toute la nuit j'ai pensé à toi. (Il déboutonne son corsage)

MONIQUE. — J'ai mal à la tête. Il me faut un aéroplane.

MATHUSALEM. — Combien ?

MONIQUE (le regardant dans les yeux). — Je crois d'ailleurs que tu me trompes avec ta femme !

MATHUSALEM. — Je te jure . . .

MONIQUE. — Mon dieu, que je suis nerveuse. J'ai besoin d'un million.

MATHUSALEM. — Je regrette; je ne fais jamais de cadeau au-dessous de trois millions. (Il glisse la main sous sa jupe.)

MONIQUE. — C'est bien triste. Partons ce soir pour Tokio !

MATHUSALEM. — Oui, mais mon bain de pieds !

L'ÉTUDIANT (entrant par la fenêtre). — Je m'en charge.

MATHUSALEM. — Qui va là !

L'ÉTUDIANT. — Ton gendre ! (il met la main dans le veston de Mathusalem et en tire un portefeuille) C'est pour te soulager. Ne t'en fais pas.

MATHUSALEM (voulant crier). — Au vo . . . (se ravisant) Vous avez du talent, mon cher ami. Voulez-vous une place de comptable dans mes bureaux ?

L'ÉTUDIANT. — Ton argent !

MATHUSALEM. — Voulez-vous devenir directeur de notre succursale à Honolulu ?

L'ÉTUDIANT. — Ton argent!

MATHUSALEM. — Ou bien sous-sécrétaire d'état au ministère de la Misère Publique ?

L'ÉTUDIANT. — Ton argent ! argent ! argent !

MATHUSALEM (levant les bras au ciel). —
Mon dieu, c'est un bon commerçant !
Il a compris le truc : il ne démordra pas !
Il est comme moi, il crie : argent, argent, argent, argent !
Discours, amours, chansons, hotels, révolutions —
Rien ne vaut l'argent . . .
(se ravisant) Ou bien, si vous épousiez Madame Monique ?
Avec une dot de . . . de . . . voyons . . .

L'ÉTUDIANT. — Je regrette je suis déjà fiancé
Avec votre fille légitime Ida,
Tous les destins me font votre héritier !

MATHUSALEM. — **N'étiez-vous pas le chef des grévistes ?**

L'ÉTUDIANT. — **Je suis la révolte !**
Je suis l'Esprit qui dissout,
Le sel qui purifie votre eau pourissante,
Je brûle vos lois comme du papier de journal,
Et vos morales perdent leurs dentiers,
Vos bouches bourgeoises sont vides et noires,
(courant à la fenêtre) **J'annonce la Vie nouvelle !**

MATHUSALEM (rassuré). — **Ce n'est que çà ?**
Je vous connais, étudiants ratés,
Ivres d'une pipe,
Que les crampes d'estomac
Font hurler un peu plus fort que les autres,
Et dont les révoltes se terminent par cette alternative:
La corde au cou ou bien la serviette.

L'ÉTUDIANT près de le fenêtre, l'ouvre. On voit et entend une foule houleuse, Emblêmes rouges, drapeaux et les portraits de Jaurès et de Lénine que des enfants portent.

LA FOULE. — **A bas Mathusalem !**
Lanterne !
Pendez-le par sa cravate !
Vieux sapin !
Viande à saucisses !
De la houille !
J'ai faim !

L'ÉTUDIANT s'apprête à monter à la fenêtre et à haranguer la foule. Mais à ce moment, Mathusalem le dévance, le repousse et parle à sa place.

MATHUSALEM. — **Camarades !**

LA FOULE (crie, trépigne et le hue sauvagement).

MATHUSALEM. — **Je veux votre bien !**

LA FOULE. — **Tu nous l'as déjà pris !**

MATHUSALEM. — **Ai-je l'air d'un tyran, moi ?**

UNE VOIX. — **Non, d'une andouille.**

AUTRE VOIX. — **Capitaliste ! Tuez la bête !**

MATHUSALEM. — **Je n'y puis rien si je suis capitaliste !**

UNE VOIX. — **Joue au petit Jésus, petit Juif !**

MATHUSALEM. — **Savez-vous ce que c'est, une fabrique de chaussures !**

UNE VOIX. — **Tes chaussures sont faites pour écraser l'ouvrier !**

MATHUSALEM. — **Eh bien, j'y mange de l'argent !**

UNE VOIX. — **Et notre sang comme sauce autour.**

AUTRE VOIX. — **C'est pour ça qu'il est si gros.**

AUTRE VOIX. — **Crevez le boudin !**

MATHUSALEM. — **Mon père était un ouvrier comme vous !**
Moi-même j'ai traîné la charrette aux Halles,
J'ai commencé petit comme ça,

En Amérique j'ai roulé les tonnaux sur les docks,
Et puis on m'a tanné la peau avant que je tanne celle des box !
Et puis j'ai connu Jaurès, moi !
Il demeurait en face de nous et je l'ai vu souvent aller au cabinet.
Un soir d'été nous l'avons entendu réciter Hamlet,
Je vous affirme, c'était un génie !
Et il portait notre marque Mathusalem
Pendant toute sa vie il a été satisfait de notre, que dis-je, camarades, de votre marchandise !

UNE VOIX. — T'en fais pas, nous pensons à lui.

MATHUSALEM. — Nous allons lançer notre nouvelle marque « Jaurès »
Et nous deviendrons riches, vous deviendrez riches !
Retournez au travail,
Vos tabourets seront rembourrés de velours rouge,
Et vos machines peintes au ripolin.

UNE VOIX. — Quel bon cœur !

MATHUSALEM. — Je suis votre ami !
Entrez ! Prenez ! Mangez !
Voici du Vermouth, la meilleure marque Torino !
Qui veut ma cravate ? (il la dénoue)
Qui veut mes pantoufles en poil de chameau ? (il les enlève)
Ceci (montrant au mur) est un véritable Goya !
Voici un Monet ! Ici un Delaunay !
Prenez ! Servez-vous ! Fauteuil Empire.

Ce verre à rincer les dents, du pur Saxe !
Et voilà du sucre, du véritable sucre mécanique,
Camarades !

LA FOULE, grondante depuis le début de cette tirade, grossit encore et s'avance en masse vers la fenêtre. Cris. Poings crispés. On chante l'Internationale.

Alors, l'Étudiant, sortant des rangs, braque un révolver à bout portant sur Mathusalem et l'abat.
Mathusalem roule à terre. Mort.

La foule se tait.

L'automate sort de son coin, fait quelques révérences et se met, à réciter une histoire drôle.

L'ascenseur apparaît : Félix en descend, lisant dans son calepin, faisant des comptes et gesticulant, un stylo à la main :

FÉLIX. — **Allô allô ! Commande Bucarest. Deux mille paires Toréador** (apercevant le cadavre à ses pieds) **Allô allô, Papa, c'est toi ? Réponds. Affaire excellente !**

ÉLISE (entrant avec un plat de rosbif tout chaud et fumant). — **Le voilà, ton ros. Cuit à point. Tu me dégusteras ça ! Mais tu sais, je te défends la moutarde !**

FÉLIX (d'un ton solennel). — **Je crois qu'il a vécu !** (Il se penche gravement sur le cadavre et lui prend le pouls.)

ÉLISE (se penchant également). — **Mais écoute donc, mon chou. C'est l'heure de se mettre à table. Vas-tu encore me faire enrager ? Le rosbif va réfroidir.**

(pleurant) **C'est impossible, tu ne peux pas mourir maintenant !**

FÉLIX (l'écartant). — **Maman, nous héritons !**

ÉLISE. — **Mais que vont dire les Jésufils, qui nous ont invités à dîner demain soir !**

FÉLIX. — **Il faudra mettre une annonce dans l'«Europe Libre».**

ÉLISE. — **Alors pas de faire-part !**

FÉLIX. — **Si si, en lettres gothiques, sur parchemin crême.**

ÉLISE. — **Ça va coûter les yeux de la tête !**

FÉLIX. — **Enterrement de deuxième classe !**

ÉLISE. — **Troisième ne suffirait pas ? Quelle ruine !**

FÉLIX. — **C'est pour les clients !**

ÉLISE. — **Déjà tu veux dilapider le patrimoine ? Ah, les canailles d'enfants !** (elle crie) **Si tu continues, je te déshériterai !**

Ils se querellent très fort. La scène s'assombrit. Ils sortent en criant.

X.

(Sur les fortifications. L'ÉTUDIANT assis dans le gazon. IDA près de lui, tenant un bébé sur les bras.)

IDA. — **Le voilà qui pisse de nouveau sur ma jupe.**

L'ÉTUDIANT. — **Sacrée révolution, j'en ai bientôt soupé.**

IDA. — **Le Monsieur de la banque a dit que j'avais des formes angéliques.**

L'ÉTUDIANT. — **T'a-t-il payé un acompte ?**

IDA. — **Ah si nous étions au Japon !**

L'ÉTUDIANT. — **As-tu acheté les saucisses de Francfort ?**

IDA. — **Elles ont tellement augmenté !**

L'ÉTUDIANT. — **J'ai perdu mon bouton de col !**

IDA. — **Pas d'ordre pour un sou !**

L'ÉTUDIANT. — **Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !**

(L'enfant crie.)

IDA. — **Il faudra que notre fils devienne agent d'assurances,**
Il portera la raie à gauche et une cravate écossaise,

C'est ainsi qu'on arrive le mieux dans la vie.
Il prendra le métro et sera un honnête homme.
Ou bien préférerais-tu qu'il entre dans les métaux ?
Zut ! Le voilà qui pisse encore !

L'ÉTUDIANT. — Aimez-vous les uns les autres.

IDA. — Mais tu ne me tromperas jamais, dis ?

L'ÉTUDIANT (lisant le journal). — Le sucre a augmenté de trois sous.

IDA. — Et toi qui ne gagnes rien, imbécile !

L'ÉTUDIANT (se lève). — Je vais acheter l'édition du soir . . .

MATHUSALEM (entre, comme d'habitude, ayant l'air bien portant). — Eh bien, mes enfants, ça va ? Croyez-vous qu'il pleuvera ? Tant mieux. Nous venons de lancer notre semelle de caoutchouc «Einstein», la plus belle découverte du siècle ! On va bientôt manger, je pense . . .

(RIDEAU)

ASSURANCE
CONTRE LE SUICIDE

Drame rapide en deux actes

PERSONNAGES:

LE DOCTEUR BILLARD, conférencier.
CAMEMBERT, journaliste.
VÉRONIQUE, caissière.
L'AFFICHE, homme-sandwich.
QUATRE COLONNES MORISS, balletteuses.
LE JOURNAL DU MATIN.
LE GARÇON.
MADEMOISELLE FIVE O'CLOCK.
UN ÉTUDIANT.
UN AGENT DE VILLE.
SIX PENSIONNAIRES D'HÔTEL.
PEUPLE.

PREMIER ACTE

Vestibule de la Salle Wagram.

A droite, la caisse, représentée par une porte en bois peint. LA CAISSIÈRE est au guichet, souriant aux rares clients, qui passent au pas de course et entrent dans la salle par la porte du milieu. Elle compte et recompte l'argent rentré.

L'AFFICHE, l'homme-sandwich, habillé de couleurs très criardes, porte en grosses lettres sur son ventre :

CONFÉRENCE DU DOCTEUR BILLARD
LE SURHOMME DE DEMAIN
RÉVÉLATIONS SENSATIONNELLES SUR LA PAIX UNIVERSELLE

Le public s'écoule. La porte du milieu se ferme.

QUATRE COLONNES MORISS, postées aux quatre coins de la scène et portant les affiches les plus importantes et connues du jour s'illuminent intérieurement et commencent à tourner. Musique, danse nouvelle.

BALLET DES COLONNES AUTOUR DE L'AFFICHE

La musique cesse. LA CAISSIÈRE sort de sa loge, en comptant les billets de banque :

VÉRONIQUE (caissière). — **Treize francs cinquante. Pas mal. Voilà qui fait les frais d'installation. Cette blouse de soie rouge, achetée chez Dufayel dix vingt-cinq. Pas mal. Je suis contente de toi, Paix Universelle.**

CAMEMBERT (journaliste, arrivant en hâte). — **Déjà commencé ?** (Il regarde l'affiche) : **Ah diable, mais je connais çà. La libération de l'homme, doit-elle absolument avoir lieu dans les 24 heures ? On aurait bien pu me laisser à mon poker.**

VÉRONIQUE. — **Une loge réservée, Monsieur ?**

CAMEMBERT. — **Rien du tout.**

VÉRONIQUE. — **Vous connaissez déjà la thèse du docteur Billard ?** (Jeu très significatif des yeux et gestes).

CAMEMBERT. — **Et vous ?**

VÉRONIQUE. — **Moi, je suis entièrement libérée. Je suis sa femme.**

CAMEMBERT (s'approchant d'elle). — **Ça, c'est autre chose !**

VÉRONIQUE. — **Pourquoi ?**

CAMEMBERT. — **Vous vous ennuyez !**

VÉRONIQUE. — **Oh, comme vous me connaissez !**

CAMEMBERT. — **Je vous aime.**

VÉRONIQUE (glaciale). — **Monsieur, vous vous trompez, je crois.** (L'affiche se promène autour d'eux).

CAMEMBERT (tire un revolver de sa poche, vise d'abord l'homme-affiche, puis applique l'arme à sa tempe). — **Lui ou moi ?**

L'homme-affiche s'affaisse comme une feuille de papier. Véronique assiste impassible à la scène.

CAMEMBERT. — **Je crois que l'hiver va bientôt venir.**

VÉRONIQUE. — **Les fourrures de chinchilla sont à la mode.**

CAMEMBERT. — **Et la Rio-Tinto, ma chère !**

VÉRONIQUE. — **Aimez-vous les framboises ?**

CAMEMBERT. — **Je préfère Rembrandt.**

VÉRONIQUE. — **Barbe !**

CAMEMBERT (tombe à genoux). — **Ma bien-aimée, je t'enlève !**

VÉRONIQUE. — **Mais où ?**

CAMEMBERT. — **Libération sans discours. Vers l'Hôtel Splendid !**

La porte du fond s'ouvre. Le public sort comme il est entré, au pas de course. C'est l'entr'acte.

Les colonnes Moriss recommencent à tourner.

Le public s'ennuie. Les uns bâillent. Les autres déballent de la mangeaille : des poissons frits, des gigots entiers, des miches de pain.

Quelques conversations particulières :

MADEMOISELLE FIVE O'CLOCK. — **C'est sublime ! Quel génie, Billard !**

L'ÉTUDIANT. — **Mais qu'a-t-il dit, au fond ?**

MADEMOISELLE FIVE O'CLOCK. — **Je n'ai pas bien compris, mais c'était génial ! Avez-vous vu sa cravate blanche ; impeccable ! La belle coupe de sa barbe, faite par un coiffeur royal, sûrement ! C'est tout-à-fait génial !**

L'ÉTUDIANT. — **Mais au fond, qu'a-t-il voulu dire : que les hommes sont des anges ou des singes, que la guerre est instinctive ou machiavélique ?**

MADEMOISELLE FIVE O'CLOCK. — Il n'a pensé qu'à moi, car il me fixa tout le temps. J'ai vu ses lunettes trembler.

L'ÉTUDIANT. — Vous voulez dire, son âme ? Mais moi je suis encore sceptique. Il parle, il parle, mais il n'agit point. Pour tuer la guerre, il faut tuer les hommes, n'est-ce pas ?

MADEMOISELLE FIVE O'CLOCK. — Ah, s'il me donnait son autographe !

L'ÉTUDIANT. — Viendrez-vous dans ma petite chambre ?

MADEMOISELLE FIVE O'CLOCK. — Si vous me promettez de vous faire pousser la barbe comme lui, peut-être . . . sûrement.

L'ÉTUDIANT. — Quelle putain !

La porte du fond s'ouvre toute grande. A l'arrière-plan, sur une estrade, on voit BILLARD, levant les bras, dans une pose de martyre, ayant terminé son discours. Il s'approche de l'avant-scène. Il a un habit de couleur extravagante, des lunettes en or, une barbe patriarcale et un très gros ventre. En apercevant Camembert, il se dirige vers lui et lui donne une poignée de mains :

LE DOCTEUR BILLARD. — Je reçois les journalistes. Veuillez écrire, Messieurs. Je suis le rédempteur de ce siècle. J'apporte à l'humanité de nouvelles lois d'amour, la libération du sexe, qui est la cause de toutes

les guerres futures. Je dis que . . . (à Camembert) Pourquoi n'écrivez-vous pas ?

CAMEMBERT. — Je voulais vous demander en passant — car votre théorie, je la connais, je viens d'en faire l'expérience avec votre femme — je voulais vous demander, si vous êtes assuré contre le suicide ?

LE DOCTEUR BILLARD. — Monsieur, je suis immortel, Monsieur !

CAMEMBERT. — Voilà précisément la question. Cela dépend de moi. Écrirai-je l'article dans mon journal sur vous ou ne l'écrirai-je jamais ? C'est de moi que dépend votre mortalité. Qu'est-ce que l'œuvre, même d'un génie, sans la critique, qui lui donne le souffle de vie, l'écho de gloire, le sel de l'œuf à la coque, la moutarde du bœuf nature et l'atmosphère des couches au-delà de dix-mille mètres de hauteur ! Votre génialité dépend de moi, votre immortalité dépend de mon article de tête, ou en seconde page, votre nom ne sera qu'un courant d'air, aussi longtemps que l'encre d'imprimerie ne l'aura thésaurisé dans les éditions du matin.

LE DOCTEUR BILLARD. — Comment, Monsieur, mes idées bouleversent la face du monde ! La vérité qui tombe de mes lèvres sèches, rend l'espoir aux jeunes filles non mariées et aux veuves qui n'ont pas assez de rentes, aux commis de magasins qui se croient des ministres, et aux marchands de fleurs qui voient venir l'hiver. Je les soulage de leurs serrements de cœur et

de leurs serments de bouche. Le monde revit par ma parole, parole, parole !

CAMEMBERT. — Nous ne jouons pourtant pas au poker !

LE DOCTEUR BILLARD. — Alors comment voulez-vous me rendre célèbre ?

CAMEMBERT. — Suicidez-vous !

LE DOCTEUR BILLARD. — Étant immortel ?

CAMEMBERT. — Précisément. Votre immortalité dépend de votre mort. Avant d'être mort, vous ne serez jamais immortel. Or comment mourrez-vous ? Tout est là.

LE DOCTEUR BILLARD. — Pour l'humanité !

CAMEMBERT. — C'est bien ça. Nous nous comprenons. Donc, je vous conseille de mourir ce soir, en pleine conférence, pendant que vous proclamerez la nouvelle paix éternelle, de mourir en martyre pour les pauvres vivants, pour cette humanité que vous aimez. Or moi, qui ne suis qu'un petit journaliste et ne gagne pas suffisamment, je suis obligé d'être en plus agent d'assurance contre le suicide. Vous allez vous assurer, mon cher génie, pour deux millions de dollars, contre votre propre suicide. Quel avantage vous y aurez ? Voici.

LE DOCTEUR BILLARD. — Mais, mais . . .

CAMEMBERT. — Vous avez une femme ?

LE DOCTEUR BILLARD. — Et quelle femme ! Avez-vous vu sa blouse rouge ? De Dufayel ? Un chef d'œuvre.

CAMEMBERT. — Certainement. Votre femme a droit à être plus riche. Son rôle de caissière déshonore l'humanité. Donc, en vous suicidant, d'une part, elle . . . (en montrant vers elle) d'autre part, cette chère humanité, vous la délivrerez, et je m'engage à vous écrire un article de trois colonnes qui vous consacrera le plus grand philosophe de cette semaine anglaise. Vous serez, dites-vous, immortel ?

LE DOCTEUR BILLARD. — Ce n'est pas une mauvaise idée. Car, au fond, l'humanité, je m'en fiche. Le public est bête comme chou. Savez-vous pourquoi ils viennent m'entendre ? C'est pour me chiper mes idées. En me suicidant, personne ne me les volera plus.

CAMEMBERT. — On vous élèvera une statue.

LE DOCTEUR BILLARD. — Vous croyez ?

CAMEMBERT. — Je l'inaugurerai moi-même !

LE DOCTEUR BILLARD. — Bien, alors, mourons!

Camembert sort une grande feuille de papier de sa poche et la donne à Billard à signer. Ils continuent à discuter ensemble.

L'homme-affiche reparaît avec une nouvelle inscription sur le ventre :

SUITE
DE LA CONFÉRENCE DU DOCTEUR BILLARD
LE MARTYR DE L'HUMANITÉ
L'ORATEUR MOURRA EN SCÈNE DE SA PROPRE MORT MIS EN CROIX POUR LES PAUVRES SURVIVANTS

On commence dans 10 minutes, 2 francs de supplément par place.

Le public, même jeu qu'au debut.
La caissière retourne dans sa loge et distribue les billets.

L'ÉTUDIANT (à Mademoiselle Five O'Clock). — **Ne cours pas ainsi, ma chérie !**

MADEMOISELLE FIVE O'CLOCK. — **Vous m'avez tout défait mes cheveux !**

L'ÉTUDIANT. — **Ah, si tu me trompes avec ce Billard, gare à toi !**

(Ils entrent précipitamment dans la salle).

CAMEMBERT (devant le guichet). — **Il va mourir !**

VÉRONIQUE (en soupirant). — **Enfin !**

CAMEMBERT. — **Mais il y aura vingt pour cent pour moi !**

VÉRONIQUE. — **Je suis ta chose !**

CAMEMBERT. — **L'auto bleue ! Splendid-Hôtel ! Je suis le premier des hommes ! Et nous hériterons !**

(RIDEAU)

DEUXIÈME ACTE

Vestibule du Splendid-Hôtel. Il est six heures du matin. Les chaises sont rangées sur les tables. Un garçon se promène en savates. Obscurité.

Arrive BILLARD, sans chapeau, les habits en désordre, trempé de pluie, comme ivre.

LE DOCTEUR BILLARD. — **Alors vous savez : Je ne suis pas mort !**

LE GARÇON. — **Ça se voit.**

LE DOCTEUR BILLARD. — **Cependant je tiens à préciser ce point. Car entre mort et mort il y a une différence. J'ai des ennemis mortels qui le prétendront malgré toutes les apparences. Dans ce cas voulez-vous être mon témoin et leur prouver que ce n'est pas vrai ?**

LE GARÇON. — **Monsieur, prouver une chose qui est vraie, voilà qui sort des attributions d'un garçon d'hôtel.**

LE DOCTEUR BILLARD (criant). — **Comment, est-ce que vous ne seriez pas un homme bon ?**

LE GARÇON. — **Moi ?**

LE DOCTEUR BILLARD. — **Un Européen dans toute l'acception du mot ?**

LE GARÇON. — **Ça c'est trop fort !**

LE DOCTEUR BILLARD. — **Vous ne voulez pas être mon frère ?** (Avec un geste de bénédiction).

LE GARÇON (criant très fort et se retirant dans le fond) : **Non ! non ! non !**

Diverses portes s'ouvrent ; à gauche apparaissent, dans l'ordre de leur rôle, des femmes en pyjama, à droite des hommes en robe d'intérieur.

PYJAMA ROSE. — **Quand finirez-vous de vous tuer et nous laisserez-vous dormir !**

LE DOCTEUR BILLARD. — **Madame, je ne suis pas mort !**

PYJAMA ROSE. — **Tant pis pour vous !** (Elle claque la porte).

PYJAMA CHAMPAGNE. — **Est-ce vous le Monsieur du Ministère qui me rapporte ma jarretière ?**

L'HOMME EN BRUN (de droite). — **Annonçez-vous le retour du roi ? Sinon, que venez-vous déranger cet hôtel !**

L'HOMME EN NOIR. — **Ronfler, ronfler, ronfler, ils m'empêchent de ronfler !**

PYJAMA CHAMPAGNE. — **Monsieur, venez voir dans mon lit, si j'y suis.**

PYJAMA ROSE. — **Tu m'as apporté des fleurs, dis ?**

L'HOMME EN NOIR. — **Laissez-moi ronfler, je vous en supplie !**

Selon les possibilités du théâtre, il y aura ici un BALLET DES PYJAMAS.

LE DOCTEUR BILLARD. — Mesdames, Messieurs, je suis enchanté de vous voir si matinaux. Vous avez bien dormi, et moi je ne suis pas mort. Nous avons tous fait de la bonne ouvrage.

PYJAMA ROSE. — Vous auriez dû y réfléchir deux fois. Vous avez eu tort, en tous les cas.

L'HOMME EN BRUN. — Et c'est tout ce qui arrive ? Il va donc falloir recommencer à manger des petits pains beurrés et boire du café au lait, tous les matins la même chose ? Vous m'embêtez à la fin !

Entre le CAMELOT, tout habillé en papier de journal, blanc et noir. Sur son haut-de-forme une large bande : « LE MATIN ». Diverses inscriptions comiques sur le ventre et les bras. Il s'avance en criant les titres :

UN CAMELOT. — Journal du Matin ! Trois sous ! Le meurtre de la rue Vaugirard. Assassinat du bourreau de Chine ! La mort du docteur Billard, en plein Paris !

LE DOCTEUR BILLARD. — La mort ! Comment la mort ! Je vis ! Je suis là, nom de dieu ! Es-tu devenu fou ?

UN CAMELOT. — Mort ou pas, mon vieux, c'est écrit. Il n'y a pas à en sortir.

LE DOCTEUR BILLARD. — Mais, moi, touche-moi, palpe mes habits, ça c'est ma chemise et ma cravate.

LE CAMELOT. — **Ah non, moi j'touche pas les messieurs pour rien !**

Une grande pancarte avec le texte des titres du journal en très grosses lettres est suspendue au mur par le groom.

VÉRONIQUE, PYJAMA JAUNE (sort d'une porte à gauche). — **Apportez-moi le journal !** (Elle tend un bras nu, quelqu'un lui passe un journal, et elle disparaît).

(Un instant après, sort de la même porte CAMEMBERT, en pantalons et bretelles, sans col.)

CAMEMBERT (de l'air le plus simple du monde). — **Salut !**

LE DOCTEUR BILLARD. — **Eh bien, me voilà vivant quand même ! Excusez !**

CAMEMBERT. — **Mais non, mon cher, vous êtes bel et bien mort. Le pacte de votre suicide a été signé hier soir. Mon article nécrologique sur vous a paru ce matin dans la première édition. Dans toutes les gares, sur tous les autobus, dans n'importe quelle laiterie on le sait à présent. Il n'y a plus rien à faire. C'est le journaliste aujourd'hui qui décide de l'existence des hommes. Vous n'allez pourtant pas ruiner ma carrière, en faisant croire au public que j'ai inventé quelque chose ! Vous êtes en ce moment-même une personnalité transcendentale voire métaphysique. Votre nom devient immortel. Songez à celà, nom d'une poire.**

LE DOCTEUR BILLARD. — **Enfin, je respire pourtant, je** (il s'approche de Camembert).

CAMEMBERT (en s'écartant). — **Ah non, vous sentez mauvais de la bouche ! Contentez-vous d'être à cette heure l'homme le plus heureux d'Europe. Déjà il est décidé de vous ériger un monument. Les invitations sont lancées et l'heure de votre consécration approche.**

Arrivent des badauds, des agents de police, des enfants, des soldats, des femmes, des chiens : tous les curieux des manifestations officielles, et se groupent autour de BILLARD en un cortège soumis et recueilli.

LE MINISTRE (le chapeau à la main, s'avance). — **Mesdames, Messieurs ! Nous commémorons aujourd'hui le trépas du Surhomme de Demain, ainsi qu'il se nommait lui-même, mort hier soir sur le champ d'honneur de l'Idée.**

LE DOCTEUR BILLARD (avançant d'un pas, des larmes dans la voix). — **Monsieur le Ministre, c'est très beau l'idée, mais permettez-moi cependant . . .**

L'AGENT (l'empoignant au collet). — **Ouste, arrière !**

LE DOCTEUR BILLARD. — **Mais c'est de moi qu'il s'agit !**

L'AGENT. — **Qui vous le dit ! Vous ne voyez donc pas que c'est une cérémonie of-fi-cielle ?**

LE DOCTEUR BILLARD (criant de toutes ses forces). — **Je ne suis pas mort !**

LE MINISTRE. — **Ça nous est égal.**

UNE FEMME. — **Continuez ! Discours !**

UN SOLDAT. — **C'est un anarchiste, çà !**

LE DOCTEUR BILLARD. — **Assassins !**

(La pancarte et l'homme-journal avàncent au premier plan.)

LE DOCTEUR BILLARD (se ravisant et prenant son chapeau à la main). — **Mais au moins permettez-moi, par humanité, de faire une collecte au profit de la veuve !**

(Il passe devant tous les assistants qui lui jettent des pièces d'or et d'argent à profusion. Or, le chapeau de Billard a un trou, et toute la monnaie recueillie retombe à terre, cependant que derrière lui, Camembert la ramasse.)

CAMEMBERT. — **Ainsi je suis et reste héritier !**

(Véronique sort de sa chambre, en grande toilette de ville. Elle reste un moment à contempler la scène, puis soudain appelle d'une voix caline.)

VÉRONIQUE. — **Mon chéri ?**

CAMEMBERT (se précipite vers elle). — **Voici beaucoup d'argent, ma petite femme adorée !**

VÉRONIQUE (hautaine). — **Vous dites, Monsieur ?**

CAMEMBERT. — **Comment: Monsieur, après s'être lavé les pieds dans la même baignoire, après avoir bu le chocolat en rigolant ensemble, sur le divan ?**

VÉRONIQUE (se détourne de lui et tend la main à Billard, qui s'avance de l'autre côté). — **Eh bien, mon chéri, nous avons fait une excellente recette. Ma blouse**

de Dufayel est payée. Nous pourrons en plus nous payer une villa en Bretagne. Je t'aime, mon Surhomme !

(Ils s'embrassent.)

LE DOCTEUR BILLARD (bâillant et s'étirant). — Oui, les discours pour le salut de l'humanité sont une bonne affaire.

(RIDEAU)

POÈMES

PARIS BRÛLE

Nef écarlate « PARIS »
A Dieu va, sur les plâtres de toutes les mairies
aux flancs de tous les trams !
L'enseigne LIBERTÉ ÉGALITÉ FRATERNITÉ
se balance aux courants d'air des prisons
Des anges s'envolent des tours de St. Sulpice
en ascenseurs invisibles
Les pianolas chantent dans les voiles
Angélus
5 heures du matin
L'apocalypse des trains de marchandises
entre lentement en gare sous la pluie
et porte les oranges or aurore
On en charge les premiers autobus
qui vont au Châtelet

Les blancs corbeaux des quotidiens
se battent autour des appâts de la nuit
Le monde juge en trois lignes
Evangile des métros
« Un coiffeur se pend aux cheveux de sa femme
12 nègres à bord du « Suffren » fusillés pour raisons confessionnelles
Grève générale au Vatican Le pape souffre de douleurs internes

A New-York une comète ressuscite 3 000 000 de morts
Ils s'aimaient : 10 ans de travaux forcés »

Boulevards républicains
les cafés matinaux clignent
les maisons lèvent des stores lourds de sommeil
Vespasiennes sources aimables
que n'y pousse le thym !
Et les dernières veuves de la nuit
boutonnent les brouillards sur leurs seins

Nuit en ton honneur
on élève Boulevard Arago
la statue Guillotine
où vient percher un merle bleu
L'assassin frisé sourit
en première page du Matin
dans toutes les laiteries
deuil de tous les trains de banlieue d'Europe
Déjà roule la tête
dans la sciure d'or
roule et monte
dans le dos de l'humanité
ronde
rouge
SOLEIL !
Tu ne tueras point !
Mais le soleil n'est pas une tête de mort
Il est l'humble pissenlits

Il est le chignon blond de ma dactylo
Il est l'épingle de ma cravate
Et à Paris
dans toutes les boulangeries
qui sentent les champs de bluets
il est cette miche
de trois kilos

Les bonnes ménagères dissimulent
derrière les ciels-de-lit
une bouteille de vitriol
pour quand viendra le facteur
avec un grand malheur

Le spécialiste des maladies de peau
écrit son ordonnance de mort
au rez-de-chaussée des hôtels meublés
et fait l'escompte aux manucures

Mais à tous les arrêts de trams
une inconnue m'attend
Les autobus démarrent
complets aux larmes
D'abord elle sourit : ensuite
je mets son cœur sur de la glace à la framboise
Trois cents fois elle s'appela Isabelle

Mais hier ce fut Zouzou
tombée d'une chambre d'hôtel
Son cœur est une poupée
qui ferme les yeux quand on la penche
Mais quand elle pleure
la vieille femme déjà transparaît
Ses paupières sont des feuilles d'automne
qui ont peur de tomber dans l'herbe

A deux on découvre la nature
petits vapeurs de St. Cloud
Primevères véritables autour de l'usine à gaz
Sous les aisselles les déesses de marbre portent de la mousse
Les matins vieillissent vite
L'arbre s'envole
Demi-tour il n'est plus temps
d'être grec

Tourne toupie du monde
Cirque
Panthéon en toc
Fouettée de jarretelles roses !
A la Grande Roue on met en loterie les étoiles
Un manège de bêtes électriques tourne
autour de ton geyser de métal
Tour Eiffel


r. delaunay

De lunes à lunes
se tendent les courroies de transmission
Soleil sur monocycle
au vélodrome astronomique
poursuis ton handicap
Midi
Zénith
Il transpire dans son sweater jaune
Cette course est éternelle
La voie lactée est un pneu neuf
Et à Longchamp
des jockeys or citron
prennent le départ
HURRAH !
L'homme défie le champion divin
Tous les coiffeurs d'Europe mettent
leur âme au Pari Mutuel

MIDI

Haute tension
700 000 volts
Accumulateurs d'influx nerveux
L'aiguille en platine de la Tour Eiffel
crève l'abcès des nuages
Fièvre
Isolement des typhiques
Hauts-fourneaux
Trains de neige incandescence 44° C
plus ou moins o
Les forêts flambent comme du papier à cigarettes
Les icebergs glissent sur l'équateur

Les comètes battent de la queue
Des aigles en aluminium
tombent
Cent ans tournent comme une roue folle
au cadran
Chronomètre garanti or
Soleil
Et j'ai peur
que mon cœur
qui n'a pas de cran d'arrêt
comme un revolver
ne parte tout seul

Les sphinx en briques
intiment : TRAVAIL TRAVAIL
Les sirènes prostituées des usines nasillent
    pousse coupe soude tourne laboure chauffe balaye
    tricotte soulève meurs
O socialiste Sébastien à la barbe en feu
Monté sur ton réverbère
prophète enroué
montre-leur les nouvelles Tuileries
Le nuage se lève à Belleville
Drapeaux rouges incendiant les prisons

LIBERTÉ ÉGALITÉ FRATERNITÉ

La Semeuse a mis son bonnet phrygien de travers
Rentiers votre bonne amie
danse le tango
sur chaque pièce de 40 sous

Vierge souriante des Folies-Bergère
Au vent de ton Origan
Les dreadnoughts débarquent en France
ta chevelure bleu-blanc-rouge
Allume les phares d'Europe

Pourtant je sais ton humilité
vierge des inconsolables matins
qui marchandes les occasions de blouses
et sur la lampe à pétrole
vite prépares deux œufs à la coque

Mais il y a les tireuses de cartes
sur un tabouret de piano
Pythies elles hument les vapeurs
d'un thé à bon marché
et vendent aux pauvres filles
la bonne étoile
l'as de carreau de l'espoir
trois neufs pour le mariage
la femme de pique vous en veut
et derrière le paravent japonais
le roi de cœur fume
du Maryland
O Place de la Concorde
où manque une pyramide
Au Ministère de la Marine
dans un bureau moisi
il y a Madagascar
en peinture

les amiraux bleu de prusse
aux belles barbes
aimantent de leurs crayons
les cuirassés autour de Gibraltar
Départ officiel
Alphonse XIII se cramponne à son tube
Les Présidents de la République se montrent à toutes
les fenêtres
Seul le prince héritier Hirohito
d'un sourire cynique
exécute tout le corps diplomatique
VIVE LA FRANCE !

Là : un accident
Rumeurs
Film d'une seconde
Une tête
Un chapeau
Une tête parmi cinquante mille têtes
Raie à gauche
qui tombe
qui roule
sous la roue impitoyable
Tête à barbe paternelle
Peut-être Iochanaan
sorti du gouffre du métro
ou une tête quelconque
peut-être ma tête . . .

L'encre bleue de tous les reporters pâlit
Le photographe fait sa révérence à l'histoire

Les rotatives
vomissent des reptiles gris
toutes les salles de rédaction
sont des boîtes de Pandore
au dessus des bourses de Londres et de Bruxelles
une main menace
blanche
charnue
grasse
manchette et boutons de nacre
anathème qui se lève et se convulsionne
Tous les gramophones connaissent le cours de la Royal-
Dutch
La Marseillaise
ALLONS ENFANTS DE LA PATRIE
Sur les Boulevards
on récite la litanie des saints chiffres de l'époque
Oracle
606
69
75
Poker de la civilisation
A Chicago la célèbre tuile tombe des toits
Au Grœnland un phoque crève
A Shantung le Ministre des Finances chante :

J'ai sur ma dent
une couronne d'or

J'ai 100 actions
Mines d'Olympe

J'ai un tombeau de famille
Pour 20 siècles

J'ai
J'ai

Et il donne sa démission

Moscou télégraphie à Gomorrhe
RÉVOLUTION !
des ouvriers dans un tank-tramway bleu attaquent le Louvre
A toutes les terrasses de Cafés
fleurissent les cocardes du 1. Mai
« Mitrailleuses à coudre Singer »
Les cheminots sont en grève
Les express se reposent dans les forêts de sapin
pendant quatre jours
Les radiogrammes bourdonnent
dans leur ruche Tour Eiffel
La station du Mont-Blanc brille au loin
Signaux diamants
« Édition spéciale ! »

Idéal des idéaux
Match de boxe à Jersey-City
L'ère nouvelle du droit du poing
L'Union des Merciers envoie une délégation au-delà de l'Océan
Attention! Premier round !

L'Europe et le nègre Zeus se serrent la main
Caleçon tricolore
La poitrine humaine cintre un acier rose
Les appareils Morse ont tous la fièvre
Quatre poings façonnent l'honneur du monde
U. S. A. toutes les montres sont arrêtées
Les usines de munition ont congé
Les paquebots stoppent en plein Atlantique
Quatrième round
Des montagnes ont le vertige
Banques cambriolées
77 suicides
300 attentats à main armée
Knock-out
La STATUE DE LA LIBERTÉ sourit
alors une guerre éclate
des squelettes battent du tambour
le prix du sucre monte
enterrements gratuits
des héros laurés de bandages
entassés dans des wagons à bestiaux
portent leur cœur séché
entre deux feuilles de papier timbré
Le rapide Rome-Stockholm
est exclusivement composé de voitures-cercueils

A cet instant
devant une table de café
un GÉNIE découvre
l'amour des hommes

Café ESPRIT
Centrale du monde
Frères et sœurs échangent des cigarettes
CAFÉ DES WESTENS CAFÉ DE LA ROTONDE
CAFÉ TERRASSE CAFÉ PRAGUE
CAFÉ STÉFANIE CAFÉ DES TROIS MONDES
Dans les glaces à la pistache
nagent les planètes inexplorées
Les ventilateurs des cerveaux ragent
dans les miroirs sans tain
les poètes se noient pêcheurs de rêves
les peintres ajoutent au ciel des balcons outremer
Les dynamos écarlates de Fernand Léger
fendent le ciment des murs
Lipchitz fait chanter de nouveaux sphinx
tandis qu'au Louvre-cimetière
l'herbe croît dans les oreilles des statues gothiques

Pendant ce temps
le garçon de café
vend en contrebande
de la fraternité
à 50 centimes.

Paris
Diamant au cou d'Europe
irisé de cent mille lampes à arc et à pétrole
Un jazz joue sur l'Arc de Triomphe
Panthéon cymbales
Orgue du Trocadéro

Paris-Fox-trott
Flûte douce dans le vent
écoutez la Tour Eiffel
Le magicien en casquette de sport Monsieur Eiffel
au centième étage de sa tour
reçoit personnellement à dîner
les poètes européens
Orchestre symphonique des nuages
Acoustique interplanétaire
Après le troisième service
étoiles grillées aux foudres
toasts

Toute la nuit dura ce concours de poèsie
A chacun Monsieur Eiffel fit cadeau de 3 actions de sa
Société Anonyme
Paris brûlait toujours
Les agrafes des Grands Boulevards étaient en platine
Et la Seine veuve de guerre traînait ses perles
réverbères noirs
Tous les bijoutiers obtinrent le prix Nobel
La Place de l'Opéra
minée de cubes Maggi
était gardée par des danseuses du Corps de Ballet

Berlitz-School Académie de la Cinquième Internationale

Au Musée Grévin Marat demandait trois francs pour
un interview
Café de Madrid : Congrès des voyageurs en pianos
Et toutes les adultères épousent leur détective

O Reine de Roumanie vends moi de ton amour
car je m'appelle Ivan
En bon Européen
je te tuerai demain !
Je vais chercher mon dernier désespoir
au ciné que garde le Suisse de N.-D.
Charlotte Corday rit sur les affiches
Et des aérostats en flammes
projettent la photo de Lénine
sur Saturne

Te voilà violette Zouzou
silencieusement fleurie
au rayon de la papeterie
du Printemps
En échange de ce poème
veux-tu me vendre un block-notes ?
Et puisque les alouettes sont mortes
je jette en l'air
des chèques roses

Échelles de Jacob les ascenseurs
nous montent dans notre pauvre Eden (Hôtel)
Téléphone insipide
Menus
à pleurer dessus
et bordés de noir
Le portier n'est qu'un père de famille soucieux
Où se trouve l'Australie ?
Quand partent les bateaux pour St. Cloud ?

La police arrive dans une auto bleu-ciel
Les trains de marchandises
butent et se cabrent
avec leur chargement d'oranges pourries
Le lever du soleil est décommandé pour aujourd'hui
Dernier
feu rouge
à l'express du monde
mon cœur
s'éteint

Quelle heure est-il ?

LE

NOUVEL ORPHÉE

Orphée
Musicien d'automne
Collectionneur d'étoiles
N'entends-tu pas la terre qui sonne creux
Quand tombent les pommes ?
Une comète passe :
Pourquoi ne fais-tu aucun vœu ?
Des lionnes timides
Mangent le pain bis dans ta main
Et s'ennuient
Matin et soir les alouettes rentrent
Sans avoir trouvé l'infini
Le ruisseau vieillit à vue d'œil
Et les myositis méditent
Sur le suicide de demain . . .

Orphée ! Orphée !
Ce n'est pas l'oxygène des forêts de nymphes
Qui rend heureux
L'ozone des sommets étouffe l'homme
Mais la plus basse terre
A son mystère
Son Eurydice et ses enfers

Mais l'homme
1^{m} 70
68 kg
Yeux bruns
Front bas
Melon
Acte de naissance dans la poche
L'homme qui vit
Par l'Etat
La démocratie
Les journaux :
Sait-il, qu'il tourne en rond sur une étoile ?

Orphée
L'ami de la gentiane et du chamois,
Frémit en voyant l'homme
Sans vent sans lune
Prisonnier dans la geôle de sa chair
Dans les villes de plâtre
De fer-blanc
De papier —

Monsieur, arrêtez-vous !
Redingote
Raie sur le côté :
Identifiez votre cœur
Européen de culture moyenne
Individu
O visage ambigu
Qui derrière la barbe toujours cache une femme

Bisexe
Dieu et Antidieu
Avoue !

Tu ne connais pas Orphée ?
Il tourne l'orgue du ciel
Il tourne la roue des planètes
Il tourne la montre sur ton cœur
Ainsi tourne
La terre fragile
Doucement

Musique ! Musique !
Écoute cher Monsieur
Applique ce nuage cosmique
Sur ton front qui te faisait mal
Qu'importent les couronnements de rois
Les maisons de rapport
Les vélodromes
Et cette église où trois Maries de bois
Pourrissent et se décomposent
Qu'importe l'odeur de toutes les religions !

Orphée est descendu pour toi
Du paradis

Il chante maintenant dans les cours des maisons
Pour les cuisinières qui n'ont pas eu d'ami
Pour les caissiers de banque sans courage de perdre
Les lycéens qui rêvent de suicide

Les dactylos dont l'enfant déjà souffre
Les femmes de ménage font la queue pour l'écouter
Et les enfants de chœur siffleront quand ils seront vieux
Les airs d'Orphée

(Nature :
Chant matinal de l'alcyon
Montagne : mère penchée sur ses vallons
Érables
Marguerites
Ce monde immense à portée de la main :
Globe balancé sur un doigt —)
Orphée rends-leur cette nature !

Le mercredi entre 2 h 30 et 3 h 30
Timide professeur de piano
Il délivre une jeune fille de sa mère

Le soir au music-hall
Entre le Yankeegirl et Monsieur X, illusionniste
Son couplet de l'amour humain est le No. 3.

A minuit clown chargé de soleils et de lunes
Au milieu du cirque
Il bat la grosse caisse de la résurrection

Le dimanche aux réunions des francs-maçons
Salle ornée de feuillage ciré
Il dirige les chants patriotiques

Dans les sacristies de banlieue
Maigre organiste
Il enseigne aux enfants le psaume d'amour

A tous les concerts d'abonnement
Avec Berlioz
Il frappe les âmes comme des pièces d'or

Dans le cinéma de quartier
Au piano qui fait mal
Il accompagne la douleur fatale

Grammophones
Pianolas
Orgues
Tous répètent la musique d'Orphée

Le 11 septembre
Sur la Tour Eiffel
Il donne un concert T. S. F.

Orphée devient un génie
Il parcourt l'Europe en wagons-lits
Sa signature facsimilée coûte vingt francs

Puis un jour en gare de l'Est
Il se retourne :
Eurydice ! Eurydice !

La foule
Sa femme
Gouailleuse troupe d'imbéciles

Binocles de travers dentiers cassés melons cravattes
cancers casiers judiciaires
Oh rien n'avait changé
Il avait chanté pour des sourds —
La foule criait
Mauvaise bête
Parce que l'affiche était jaune
Qu'Orphée était blond et frisé

Le « Daily Mail »
Lui demande son avis sur Mozart —
Orphée tout en parlant du maître
Se tire un coup de révolver
Dans le cœur . . .

A S T R A L

Recueillons-nous
Les fleurs joignent leurs mains après le passage du
Roi-Midi
Le trèfle se penche et la marguerite
Ainsi refermons notre cœur
Soyons solitaires
Et simples

Chaque arbre est une mère penchée sur sa douleur
Mais l'homme que sait-il de la fleur
Du travail avec des scarabées bruns à la semence brune ?
Il pèse le quintal de blé
L'homme   que sait-il de l'homme
La tradition pourrit comme une nourriture
Dans les comptoirs et les tiroirs de son cerveau
Le paysage d'été est en émoi
Le peuple ascète des peupliers
Chemine à travers des champs bleus
Devine l'alouette acuminée
Une eau d'étang
Âme grande ouverte
Attend son frère solitaire
Et frissonne des sentiments les plus muets
Ses poissons portent le deuil

Poissons royalement froids
Tellement plus sages que nous qui nous désolons
Dans le bruissement des astres !

Le meurtre n'est qu'une nécessité !
La scorpionne amoureuse dévore son scorpion avec
ses pinces et ses dards et ses venins
Un bain d'orties brûlantes pourrait mettre ton
cœur en cendres
J'aime pourtant l'ortie mendiante des routes
Et ses cils verts baissés
Un paysage d'été est bondé de meurtres
Dont nous n'avons pas à nous préoccuper ni des bienfaits
d'ailleurs
Nous avons à être solitaires
Et simples

J'ai vu un arbre agonisant
Ses doigts tremblaient au-dessus de mon sommeil :
Çà et là
Algol le couple ardent et frénétique clignait hors des
cataractes de la nuit
Et Saturne discobole des plaines
L'arbre n'avait plus devant lui que toute l'éternité
Le rêve végétal retournait au feuillage des oiseaux
L'écorce suppurait Le bois s'émiettait La moelle se
carbonisait
Fourmis serpents mites mousses et anges

Vivaient de sa mort
L'essence de la vie c'est mourir
Je voudrais être Fleuve Poisson
Miroir Eau Gélatine photographique ou Nuage
Je voudrais être métamorphose en tout !
Mais mon cœur est en verre vulgaire de bouteille à
        bière
Mon cœur est une vitrine : toujours la même soir et matin
Avec des poupées de cire des parents une cravate bleue
Mon cœur est un mur de pierre et de ciment
Je suis un homme je m'appelle Félix et je porte
La redingote de rigueur aux Galeries Lafayette
Pauline la vendeuse me trouve chic
« Vera-Shoe chausse mieux ! » voilà mon évangile
J'aime les petits pieds des Juives et de leurs filles
Dans ma main voluptueuse
On devrait aimer un gros orteil comme un camélia
Des étangs sommeillent souterrains dans le sang —
Quand je dis à Lévy :
« Vous êtes fort au billard ! » il cligne de son
        troisième œil
Et ricane : « Ah non, pas de philosophie mon vieux ! »
Je suis très bête jamais je ne saurai son arrière-pensée
Tous les hommes sourient je sourirai toujours
Et cependant « Vera-Shoe chausse mieux ! »

Je ne suis plus le poète des cinq sens des trois
        dimensions et d'un seul cœur :
Je suis poète du sous-sol originel je crois
Aux rayons-O des cerveaux incandescents

Hier je vis un agneau
J'en ai pleuré
Son museau était plus admirable que la cathédrale
de Strasbourg
Son œil plus lumineux que l'hélianthème naissant
Il mâchonnait naïvement un chèvrefeuille en cœur
Et lorsque l'homme brutal voulut s'en saisir
Comme le cavalier aux échecs l'agneau bondit de biais
dans le taillis
Tu ne connais pas la peur des solitaires ni leurs
larmes
Hydrographie de Dieu
Mais tu rôtis leurs cuisses et tu les dégustes en
claquant de la langue

Je m'écorche quotidiennement l'âme je fouille
mon visage et le ciel
Rien n'apparaît qu'un bouton sur la peau
qu'une étoile au ciel
Signes quotidiens
Il ne nous reste rien à faire que ronfler
Et crier toujours : « Vera-Shoe chausse mieux ! »
Crier plus fort que le téléphone le tonnerre et les
cigales
Pour qu'on serve enfin le potage-julienne
Car à 2 heures 30 je dois être à mon rayon

Dieu et le Vera-Shoe sont parents proches
Lorsque je propose à cette dame des demi-souliers
en daim

Je me vends moi-même je vends Dieu je vends
le monde entier
Tout ce que nous faisons est péché
Ne pas agir est l'unique salut —
Les plus saintes créatures sont les pierres
Plus saintes qu'agneaux et orties
Qu'hirondelles et étoiles
Inactives
J'aime parler avec l'âme des pierres
Les silex gisent auprès des frères les eaux
Ils croient à l'immortalité
Sont solitaires
Et simples
Du cœur des pierres en repos où pénètre le silence
Surgissent les dieux

Mais toi qui es poli envers l'inconnue dans le tram
Toi qui salues le drapeau quand battent les tambours
Qui portes un col frais qui répond de la pureté de
ton âme
Aime-moi !

Tu t'étonnes à m'entendre railler ma mère :
« Une nuit de mai
Comme on jouait du pipeau
Ils se sont mariés
Mais sa barbe chatouillait trop »
Lapide-moi frère tu ne me tueras point !
Il n'importe pas qu'un homme soit mauvais ou bon

Formule comme toute formule !
Le mal est d'être homme
Cheval et rose et péruche le savent bien
Ils craignent tous notre bavarde plaie

Un seul point où nous communions
La pitié des petites orphelines et des vierges meurtries
Un jour l'héroïne du Théâtre municipal d'Orléans
Invita tous les locataires de son hôtel-meublé
Pour s'arracher l'âme de la poitrine
Pour chanter à s'en tuer la mémoire
Je vis les veines gonflées à son cou ses ongles sales : quelle envie de sangloter !
Le tapis était misérable les tasses bordées d'or
Et du pendentif à son corsage
Le Christ saignait à neuf tout près de ma photographie

On se trouve parfois au bord de la Méditerranée
Les branches d'un figuier encadrent l'or du panorama
Les fruits fondent en couchers de soleil
Le vert corsage de la mer est plein de dentelles
Ha « Vera-Shoe chausse mieux ! » crache la réclame
« Sacré poète, vous êtes un mauvais vendeur ! » crie le chef
Pauline en meurt de rire
Je passe à la caisse toucher ma fin de mois
Au soir j'enlève sa nièce Isabelle

« Isabelle je t'aime
Nuage incandescent
Tes cheveux passent sur un pays de soif
Mon âme devient aviatile
Isabelle je t'aime

Viens ! Le buisson a des flûtes et des voix vertes
Sur le plus sombre des bancs du parc
Nous jouerons au soldat et à la nourrice

D'Amérique piaillent les Variétés
Dans la baie d'Hudson les navires flambent de joie
Etalons et phoques fouaillent le ciel de leur queue

Isabelle je t'aime
Toi et le monde
Et la garniture rose de ton corsage
Tout est si plein de goût
Achetons ensemble le Cinéma d'Eden ? »

Mon premier chant ! O poétique nouvelle !
La cage cuivrée des méridiens tourne autour
de nous
Le poète enregistre comme un thermomètre
La fièvre du monde
L'oie sauvage et le ballon jettent au lieu de lest
des cris
Le poème est de l'angoisse anesthésiée
La douleur est meilleure que l'amour

« Isabelle pyjama noir
Le monde résonne du grammophone Dieu
O mandolines abandonnées sur les Gémaux
Le Monde c'est nous deux !
L'arbre de la cascade peut nous toucher
de son âme verte

Là-bas un tram inconsolable attend au terminus ses
sœurs
Et meurt vingt fois de consomption et de volupté
Les cloches nous éveillent toujours hors de la fosse
du sommeil
O Isabelle pyjama noir il y a encore mille autres
bonheurs
Chaque allumette ressuscite Bengale
Et pourtant rien ne vit sans nous ! »

Mais dans la chambre voisine n° 19 le fabricant de savon
Chantait le même chant que moi à sa blonde Emmi
Et le piccolo le chantait à sa laitière
Au déjeuner nous dorions tous nos tartines de miel :
C'est ça l'amour !
En attendant
Les mers passent avec leurs caravanes
Peuples de l'eau
Chaque sœur-vague me connaît
J'écoute pleuvoir la nuit sans étoiles
Chaque goutte percute mon cœur
Combien de gouttes meurent sur les narcisses
O vie énorme angoisse du monde



(Dessin Robert Delaunay)

Entre temps il faut régler la note du camionneur
Je jette dix centimes dans la foule le Pape m'adresse
un radiogramme
L'Illustration me fait sourire en effigie
Et tous les coiffeurs me montrent à leurs clients
Seigneur je suis inapte
A vendre les Vera-Shoes aux belles dames
Inapte à toujours beurrer les tartines d'Isabelle
Inapte à l'esprit révolutionnaire de l'Europe
Quelque part sur l'hémisphère sanglote une veuve :
« Je l'aime, et il ne m'aime pas ! »
Mon profil narquois gît dans son cœur comme sur
du velours rouge
La ville d'Ottava voudrait m'élire pour shériff
Mais je ne saurais pas faire de discours
Et Félix aujourd'hui est un mauvais prénom

Cependant je sens des alouettes dans ma gorge
L'arbre se plaint dans sa charpente
La lune est partout et chaque librairie met en vente
Schopenhauer
A ma cigarette
Dieu s'est brûlé la barbe
Brûle Dieu
Je ne connais ni Bien ni Mal
Bouddha ne sortait pas en été pour ne fouler
aucune vie
Mais sa respiration causait la mort de cent mille miasmes

L'arbre se nourrit d'air les insectes d'arbres les oiseaux
d'insectes les serpents d'oiseaux la terre de serpents
l'air de terre
Je ne connais ni Bien ni Mal
« Vera-Shoe chausse mieux ! »
Et je le vends à bon marché
Recueillons-nous recueillons-nous
Les nombres de notre cerveau sont trop faibles pour
porter les secondes
La pierre muette est sage
Le trèfle est sage qui ouvre et replie ses feuilles
Le trèfle est solitaire
Et simple
Soyons donc solitaires
Et simples

POÉSIES

ÉDITION DU MATIN

ÉDITION DU MATIN

Les mats de Paris craquent :
O navire de granit
Romps les amarres, les toiles d'araignées
Où la lune guettait les étoiles-mouches . . .
Libres
Les tours gothiques balancent dans un vent rose
Leurs cloches cassent la faïence du ciel
Les anges se frottent les yeux

Couvents transis
Les chambres dans les couloirs
Ont peur
Odeur chaude de café au lait —
Le Christ boutonne ses chaussures
Les premiers tramways mal éveillés
Attendent les dernières femmes du bal
Et les petites filles au corset mal fermé.

De gros ours pataugent dans la Seine
Mais déjà des hirondelles
Frétillent dans la poêle du ciel
Un café Biard cligne de l'œil
Devant les gares de grands corbeaux blancs
Tournent autour des perrons
« Matin » « Humanité »

Les têtes lourdes ballottent dans le métro
On s'y chauffe comme dans un asyle
En ce moment
Une tête bien frisée
(Photographie en première page)
Roule derrière la prison

Pauvre homme !
Mais nos petits pains sont beurrés.

CARTOMANCIENNE

Pythie
Cinquième étage à droite
Sur son tabouret de piano
Qui a réglementairement trois pieds
Ivre de thé de Ceylan

Belle Pythie aux bas de soie très rouges
Suis-je ton Roi de Pique
Qu'hypnotisent les bijoux Fix

Valet de Trèfle médiéval
Serait-il mon rival ?

Trois dix : on ira en voyage
S'il le faut, à Venise !

Mais où donc est la Dame de Cœur !

ACACIAS

L'été fait explosion
Obus d'un acacia
Lancé par qui ?

Innombrable cœur qui m'engloutis
Ami milliardaire
Chaque feuille un espoir captif
Chaque oiseau une peine à peine oubliée
O chantez

Le vent balance lentement le monde

SOLEIL

Les boulangers ont parfumé l'aurore

Voici à leur vitrines
Derrière des champs de blés
Coupés
Qu'il monte là-bas
Gros pain de trois kilos
Tout chaud
Tout doré
SOLEIL

HORLOGES

Le temps tombe de toutes les tours
Aile de cristal qui se brise dans la rue
Suicide d'ange désespéré
        ÉTERNITÉ
De tous les Mont-Blanc l'heure se précipite
Éternité glaciale inventée par les hommes
Que nous buvons au compte-goutte
        TOUS LES JOURS
Tous les jours ils nous font remourir
Nous courons ! Nous courons !
Où ?
        TOUS LES JOURS
L'autobus passe la Seine comme un centaure
L'express de Bruxelles démarre à $7^{h}12$ exactement
Demain matin la guillotine tranchera le coup de l'Aurore
Et la bourse ouvrira à midi

La terre tourne : cinquième roue de l'automobile divine
L'ange a beau se suicider
La bêtise reste immortelle.

CYCLISME

32 champions du monde !

L'arc-en-ciel bleu-blanc-rouge
Illumine Midi
Tournez !
Tournez sur le rail noir du Méridien
Tournez, Europe et Asie !
Tout tourne pour vous ! Nous prions pour vous !
        Cadrans d'horloge
        Courroies d'usines
        Ombrelles vertes
        Grande Roue des Loteries
        Tournez ! Tournez pour eux !

Dernier round !
Gong !
Le soleil s'est engagé sur monocycle
Le stade vibre comme une roue de caoutchouc
Belgique ! Amérique ! Soleil !
Tournez pour une coupe Bennett
De la mort

BAR DES MISÈRES

Petit rossignol électrique :
A quand ce printemps parfumé d'Origan ?
Nous monterons sur les impériales pour mieux voir le
monde
Il y aura des affiches bleu-ciel
Du bon chocolat SUCHARD
Le soir on allumera soi-même ses étoiles !
Chante encore pour deux sous, cacophone
Des blouses de mousseline rose écloront sur le macadam
Et pour les cueillir
Il n'y aura qu'à sourire

FIN DU MONDE QUOTIDIENNE

Les tramways
Emportent la cendre crépusculaire
L'averse de lave est calmée
Il y a du vermillon et du feu
Encore à toutes les fenêtres

Puis la barque de la ville
S'échoue sur les rochers de nuit

Les hôtels sont d'immenses ruines
Noires
Dans les lits gris défaits
Il y a des plaintes encore
Derrière les portes mortes

TÉLÉPHONE SANS FIL

Les horizons m'entendent-ils ?

Sonnets sans fil
Pour alouettes

Parmi les coqueliquettes
Mon cœur s'effeuille
Sans qu'on le cueille

Or ce qu'il y a de triste :
J'ai tué la télégraphiste
Personne
N'entendra plus sur les tours
Mon âme qui sonne
Au secours.

JOAILLERIE

Les bijoutiers n'ouvrent que le soir
Collier de lampes à arc au cou de l'opéra
Monsieur Saturne descend de son auto bleu-pâle
Une Vénus de cent mille francs
Est née dans sa cravate de satin :
Vierge sans nom de famille et sans carte de pain
Ballerine de gala
Pendant les feux d'artifice

Qui donc a acheté le film du Zodiaque ?
J'ai jeté dans la Balance mon cœur de rubis

BERCEUSE

Printemps de sleeping-car
Cueillir des bouquets de peupliers
Pour les lacs bleus d'une bergère
L'éventail des blés calme les hirondelles
Un centaure de 60 HP
Hurle
Par la vallée
Un fauve colle son vieux profil de bouc
A la portière
Et m'offre la pureté d'une source blanche —
Dans les fils télégraphiques
Un rossignol chante « Aïda »

PICS

Glaciers qui avez toujours soif
Et suez des torrents
Pics à l'échine fine
Dieux rudes
Ancienne race de travailleurs
Siècles fiers de la primitive pierre
Cassant les mille lances des soleils
Dans une seule main
Et les éclairs de métal rouge
Et les étoiles électriques

Un jour vous descendrez aussi
Humbles
Ayant besoin de la foule
Dans des torrents n'ayant plus peur de rien
Torrents de foi
Torrents de peuple
Ensemble
Tous
Vous chercherez des libertés plus vertes
Dans la vallée de boue et de poussière
Vous aurez soif de sang et de bataille
Dieux las d'éternité et de sérénité
Vous ne demandrez plus rien
Qu'à mourir mourir mourir

RÉVEILLE-MATIN

La nuit les fontaines rouillent
Les cheminées brûlent commes des cigares : il n'en reste rien.
Dans les cathédrales, dans leurs lits de pierre
Les anges sont rongés par les punaises d'étoiles.
On voudrait démêler l'écheveau des méridiens
Mais où trouver le bout du fil
Qui lança la toupie de la terre ?
Le mortier du ciel s'émiette
Les routes par les campagnes sont des spirales
Qui ne savent plus où se diriger dans le vide.
Déjà le coq crie au secours
Le soleil fardé sortant des bordels
Titube dans les prairies
Une eau innocente
Chante
Seul l'homme ronfle encore
Car le réveille-esprit a cassé son ressort.

PETITE TRILOGIE ALPINE

1. Vallée

Pour cueillir les myosotis
Dans les prés
On se mouille les pieds

Un prunier
Fait le sentimental
Avec ses larmes violettes

Il y a des vaches
Des filles blondes :
La paix, l'éternelle bêtise.

2. Montagne

Je sens mon cœur rouge
Battre contre les pierres
Je l'ouvre comme une bonbonnière
Et en offre à tous

Mon âme bleu-ciel
Est un nuage

Rocher qui m'attend depuis cent mille ans
Chamois confiant dans chaque destin
Thym humide de l'amour d'une déesse

Je pleure en cette immensité
De n'être qu'un homme.

3. Glacier

Sale neige
Fard déteint
D'un vieux ciel

Soleil moisi
Résidus d'éternité
Toute la bande des dieux s'est enfuie

Que faire de mes bras ?
Je n'ai plus rien à prier

La clarté c'est la cécité
Dieu c'est la mort

Redescendre
Avec les torrents de la lutte
Redescendre
Vers la vie, l'amour, le café au lait

DÉPART

Le soleil est monté sur son vélocipède
Il court les routes de l'Europe
Les gens ouvrent les yeux pour le voir
Des oiseaux limpides
Alarment la campagne
Et les laitiers sonnent le tocsin des villes
L'herbe sent l'amour des violettes
Lui monter à la tête
Mais avant de partir pour la mer
Les petits ruisseaux roses
Vont faire pipi derrière les framboisiers.

VILLAGE

Les maisons pourrissent le long des près
La pierre se dissout
Une eau moisit
Quelqu'herbe jaune entre les lèvres
Et n'ouvre plus ses paupières bleues.
Les bœufs au masque de désespoir
Choisissent les plus vierges marguerites :
Au fond ça leur est bien égal.
Un centaure cavalle
Sous les platanes
Coupé en deux :
Le cheval attelé au char de la terre
Et moi son autre moitié, le demi-dieu
Marchant pour ne pas trop le fatiguer —

De l'église penchée
Et du cadran des tournesols
Les minutes et les étés
S'égrènent

LES DIEUX

Souvent dans les rues apocalyptiques
Des dieux passent de l'autre monde :
Tu n'as vu qu'une barbe blonde
Et les yeux d'une mer arctique

Ils portent des étoiles de couleur
Au lieu de diamants
A la boutonnière en guise de fleurs
Est peint leur cœur d'amants

Et tu les vois marcher parmi les foules
Illuminés le long des promenoirs
De becs de gaz, de lunes ou d'empoules —
Lorsqu'il lui dit : « Prête-moi ton mouchoir ! »

LES PÈRES

Comme ils s'en vont en petites redingotes
Marche nuptiale des longs ennuis
Ils sucent leur cigare ou leur mamelle d'étoile
Du même soupir
Comme ils s'en vont, les ventres chamarrés
Avec des breloques en or qui pendent
Ne dirait-on pas des Papouas
Et nous les appelons Papa
Leur pantalon est en cheviote anglaise à douze francs
le mêtre
Nous chantonnions sur leurs genoux le bon roi Dagobert
Aujourd'hui
Ils ont des chèques bruns ou roses suivant la Banque
Ils sont si fiers, les pères
Leurs petits doigts apoplectiques nous disent :
« Mais surtout pas de bêtises, mon fils ! »
Pourtant ils sont si fiers, les pères
Quand il faut payer les enfants des actrices

LA DEMOISELLE AUX MYOSOTIS

Premier printemps passé dans les confiseries !
La tapisserie était jonchée de myosotis
Le paravent fleurissait bleu pâle
A certain endroit il y avait des taches de café
Mais le miroir du buffet
Tel un ruisseau me saluait : Narcisse !
Printemps de ma vingtième année
Quelle demoiselle
N'eut donc pas eu deux myosotis dans les yeux !
Mais elle
En m'offrant les siens se nommait Phyllis
Puis avant que je la remercie elle ajouta
« J'ai une dot de deux cent mille
Myosotis. »

COMME A SINGAPOUR

Manque de sentiment
Soyons sentimental
Faut-il donc être amant
Pour aimer monts et vals ?

Allons cueillir les pissenlits
Sur les fortifications
Il n'est guère de paradis
Que celui que nous chanterons

Manque d'âme et de cœur
Il faut aimer toujours
L'amour et la douleur
S'achètent même à Singapour.

A ceux qui pleurent en partant
J'enverrai des cartes-postales
Manque de sentiment
Soyons sentimental.

QUATRE CHANSONS POUR ELLE

I

Transforme la mansarde en oasis !
La caravane des cheminées chemine
Les Auto-Dromadaires du boulevard sont loin !

Les palmiers de ta chanson font de l'ombre
Rappelle-moi les longues barbes brunes de ton peuple
Et les poissons-bonheur de la Mer Rouge
O verse-moi
La liqueur verte de tes yeux de rêve.

II

Prends la pelisse de tout mon amour
Sur tes épaules trop peureuses :
Ne tousse pas ! Couvre-toi de mes sanglots chauds !

Je chasserai les mouches écarlates de ta fièvre
Et voici le fichu de laine brune
De mon regard qui bannit les hivers

Ton cœur va trouver son printemps

III

Rose Maréchal-Niel : SOLEIL
Eclose sur la tige penchée d'un méridien
Nous buvons tous ta rose rosée
Et tous les soirs tes feuilles éternelles
Se meurent

Mais cette rose née dans un verre d'eau
Glaciers vertigineux où le bourdon
Lourd de mon cœur s'agite
Rose éclose de sa main matinale :
T'effeuilleras-tu si vite aussi ?

IV

Si je n'étais que cette cigarette
Humble parfum dont naissent les Orients
Flambeau de trois minutes —

O quelle éternité à vivre !
Étoile rouge irradiant tes yeux de soir
Phalène qui se tue au gaz bleu de tes yeux
Mourir, mourir où commence ton âme :
N'être que cendre! Puisque
Tout ce qui meurt devient Phénix !

LE CANAL DE PANAMA

I.

Caraïbes aux canoës clairs sur les lacs bruns
Perroquets tricolores incendiant les arbres
Singes méchants : hululements et litanies :
C'était la forêt vierge ! Alors
Vint l'Espagnol Conquistador grandiose et fol,
Accaparant la Terre en l'embrassant
Tuant le dieu éclos des grandes flammes
Pour l'autre Dieu né d'une femme !
De petits chemins-de-fer païens
Avec leurs drapeaux de fumée
Comme des vers rongeaient les rocs de craie.
Les palmiers se brisaient comme des mâts
Et les grues curieuses tendaient le cou
En conspuant le monde mort partout.

2.

Maladies des pierres et du sang
Marais gluants
Soleils puants
Moustiques étés électriques
Chaleur poisseuse filtrant par entonnoirs
Ciels de midi devenus noirs !
La Peste verte et brune et borgne
Salive huileuse sur les plateaux
Dents cariées et lèvres mornes
Injectant la mort jusqu'aux os.
Baraques ! Bars ! Dortoirs ! Pissoirs !
Des rats des rats des rats des rats
Qui mangeaient du cheval gonflé
Et de l'homme à peine étonné.

3.

La montagne soudain râla son rut,
Crevant du ventre comme un fût.
Volcans ! Vipères ! Gouffres
Brûlants ! Cratères jaunes de soufre.
Talus rongés par de félins tunnels
S'émiettant en plâtre glabre. Sels !
Eaux ! Tonnerres ! Le badigeon qui tombe !
Et toutes ces Villes ! Villes de briques !
Villes de paille ! Villes de tôle !
Chinois, Nègres, Italiens, Parisiens, Ohiens !
Eglises de sable, hôpitaux de vent, cabarets d'Eau
de mort :
Tout s'écroula.
Tous ces ouvriers fraternels
Qui suçaient pour deux sous la glace à la vanille
Et qui mangaient la friture du lac Gatun —
Maintenant : chacun dort seul dans sa fosse.

4.

Enfin :
Creusé par les fleuves du Sang et les pelles de l'Or
A travers soc et roc et sable et câble
Le CANAL
DE PANAMA !
Des lampes à arc tendues de mer en mer,
L'accompagnent les nuits d'hiver.
Et le travail explose et gronde
Marteaux Presses Pompes Rouleaux : quelle
hécatombe !
Aux deux entrées les deux écluses
Anges-gardiens aux ailes mécaniques
Bras fraternels des nouveaux Prométhées
S'ouvrent !
Et c'est le chant
De tous les océans
Les cœurs du monde qui s'embrassent
Barques Navires Dreadnoughts de toutes les races
Face à face

GARE MONTPARNASSE

Vents du matin où flottent les chemises d'anges
Fleuve jeune et rose des boulevards
Qui charries les cafés-au-lait et les gloires dorées
Il fait bon vivre ce dimanche !
Les femmes de chambre des petits Hôtels Meublés
Ouvrent leurs bras tout grands pour embrasser le monde
En ouvrant les volets de nuit
Il y a des géraniums dans toutes les arrière-boutiques
Et des photographies qui souriront toujours
Les lourds tramways quittent le cœur de la ville
Bourdons antiques
Ils vont chercher sur les fortifications
Des violettes de Parme

Voici dans toutes les gares les trains fraternels
Baisers de rosée au poitrail des locomotives
Le chant de la mer
Dans les poumons de suie
O fauves d'Europe à la crinière de cuivre

Tout l'Atlantique débarque
Armadas et Dreadnoughts
En gare de marchandises à Montparnasse !

Des étoiles dans les caisses « fragiles »
Poissons d'avril et écrevisses
Toutes les bêtes du Zodiaque

Les voyageurs des grandes Nuits
Ont des ponts de rêve et des tunnels de peur dans leur
valise
Et les fleurs fanées d'un parc
Ce prêtre à la barbe de bouc a couché avec Jésus
Et toi, petit matelot bleu
Au col et aux grands yeux d'enfant
Madagascar dans ton cœur symbolique
Une tante arrive pour son enterrement
Toute sa fortune dans sa sacoche
Du Crédit Foncier 4 %
Et un bout de chocolat

PARIS ! PARIS !

Les montagnes d'autobus se déplacent
Des hippopotames pataugent sur les places de glace
Les ruches des hôtels et des cellules
Pullulent
Danse macabre des sergents de ville
Aux jardins suspendus de Houbigant
DUBONNET
DUBONNET
DUBONNET
DUBONNET
Le métro chante
Les têtes des hommes cuisent à petit feu
Le « LION NOIR » règne dans la jungle de Paris

TABLE

I. **THÉÂTRE ET FILM** page

1⁰ **La Chaplinade** (1920) 9
2⁰ **Mathusalem** (1919) 43
3⁰ **Assurance contre le Suicide** (1918) . . . 117

II. **POÈMES**

4⁰ **Paris brûle** (1921) 137
5⁰ **Le Nouvel Orphée** (1917) 157
6⁰ **Astral** (1918) 165

III. **POÉSIES**

7⁰ **Édition du Matin** (1921) 181

ILLUSTRATIONS

1 portrait de l'auteur par Robert Delaunay,
4 dessins pour « La Chaplinade » par Fernand Léger,
3 maquettes pour « Mathusalem » par George Grosz,
1 dessin pour « Paris brûle » par Robert Delaunay.
1 dessin pour « Astral » par Robert Delaunay.

Imprimerie C. A. Wagner, Fribourg.